

LA PLUME VIVANTE

REVUE LITTÉRAIRE CONGOLAISE



**Regards
sur Benjamin Fondane**

« La poésie d'un peuple est l'élément de son progrès » Victor Hugo

N° 2 mars-avril-mai 2017

LA PLUME VIVANTE

REVUE LITTÉRAIRE CONGOLAISE

Numéro 2 mars-avril-mai 2017

SOMMAIRE

- **Éditorial** par Fiston Loombe Iwoku 3
- **Poème** de Benjamin Fondane 4
- **Regards sur Benjamin Fondane**, par Gabriel Mwéné Okoundji 5, Roberta de Francesco 7, Olivier Salazar-Ferrer 11, Benjamin Guérin 14, Michel Carassou 16, Madga Carneci 19, Patrice Beray 24
- **Poèmes** de Alima Madina 26, Harris Kasongo 26, Matthieu Amboko Bebetu 27, Gilbert Kikoma Mutambila 28
- **Nouvelle** : Vous avez l'heure ? de Sami Tchak 29
- **Poèmes** de Yolande Elebe Ma Ndembo 35, Kelly Mowendabeka 36, Jonas Kambale Kikoko 37, Fabrice Lukamba 37
- **Hommage à ...** : Mudimbe Vumbi Yoka (Valentin Yves), figure emblématique de la littérature congolaise engagée, par Matthieu Amboko Bebetu 38
- **Poèmes** de Benoit Bachuvi 42, Fiston Loombe Iwoku 42, Jean-Paul Bridoge Ilopi Bokanga 43,
- **Littérature** : Littérature mélanésienne, par Daniel Miroux 45
- **Poèmes** de José Khenda Ginyongo 47, François-Médard Mayengo Kulonda 48
- **Théâtre** : Regard sur la dramaturgie congolaise, par Joseph Ndundu Kivwila 49
- **Poème** de Justy Chi 52
- **Lire un livre** : *Craquelures* de Mwanza Mujila, par Fiston Loombe Iwoku 53
- **Poèmes** de Gabriel Mwéné Okoundji et Sylvie Basteau 55, Yann Kheme 57, Olivier Sangi Lutondo 58
- **Actualités culturelles**, 60

© La Plume vivante, Kinshasa, RDC

Publié avec le concours de l'Association Benjamin Fondane
ISBN : 978-2-35270-251-1

Éditorial

Le premier numéro de la revue littéraire *La Plume Vivante* a paru à un moment où les manuscrits qui traînaient dans le tiroir exprimaient leur ras-le-bol face à la léthargie que connaît la littérature congolaise d'expression française.

En dépit de contraintes liées à l'analphabétisme récurrent, aux difficultés financières et matérielles, au poids de la tradition, la revue a su quand même trouver le public visé.

Cela montre que la littérature congolaise d'expression française, dans sa traversée du désert, a vachement besoin d'une telle initiative pour combattre l'assèchement du milieu littéraire et encourager les plumes en herbe à prendre la relève qui est inexistante.

Les poèmes et la nouvelle sélectionnés dans ce deuxième numéro nous retiennent dans une atmosphère unique en son genre, où l'humour, la joie, l'amertume, les pleurs, la colère cohabitent à différents degrés. Ce sont des textes qui, ayant atteint la cime de la simplicité, formatent notre imaginaire social en perte de vitesse, en transcendant le temps, les barrières et les croyances, et qui nous dévoilent une image caricaturale éloignée de l'image parfaite de l'homme en communion avec l'humanité toute entière.

À travers les textes et les poèmes de Benjamin Fondane, Daniel Miroux, Gabriel Mwènè Okoundji et Sylvie Basteau, François-Médard Mayengo Kulonda, Jean-Paul Ilopi Bokanga, Harris Kasongo, Fiston Loombe Iwoku, Justy Chi, Yann Kheme, Hollande Elebe Ma Ndembo, Alima Madina, Kelly Mowendabeka, Fabrice Lukamba, Jonas Kambale Kiriko, Joseph Ndundu Kivwila, Olivier Sangi Lutondo, Mathieu Amboko, Benoit Bachuvi, Gilbert Mutambila, et José Khenda Ginyongo, se dégagent une lueur d'espoir reliant révolte et passion, ainsi qu'un regard sans concession sur la cruauté, la guerre, l'injustice, l'oppression, qui mesurent la vitesse de la chute libre que connaît le monde actuel. La vigueur de ces poèmes infiniment grandioses réside dans le fait que chaque vers constitue une brique pour ce monde à reconstruire.

En tout cas, les lecteurs seront émerveillés par l'énergie qui émane des différents textes publiés.

Fiston Loombe Iwoku

POÈMES

Benjamin FONDANE

Au temps du poème

C'est toute la douleur du monde
qui est venue s'asseoir à ma table
— et pouvais-je lui dire : Non ?

Je m'étais fait si petit,
une petite chenille, et j'ai éteint la lampe
— pouvais-je savoir qu'elle murissait dedans
et pouvais-je m'empêcher qu'elle sortit un jour,
une chanson entre ses ailes ?

J'ai dit à la douleur du monde
qui s'est couchée sous mon ventre :
N'ai-je pas assez de la mienne ?
Vois : j'ai ma propre soif !

On ne peut pas toujours demeurer une
chenille
la terre m'est rugueuse au ventre
elle me fait mal votre terre
je suis né pour voler...

D'un bond je lui tournai le dos
— Mais elle était déjà dans mon songe
— est-ce mon sang qu'elle voulait ?

J'ai dit la douleur du monde
— c'est une ruse, une sale ruse.
voilà que tu chantes en t'en allant...
— mais à ma place, dites, l'auriez-vous
oubliée ?

(Au temps du poème, 1944)

La voix de la conscience de l'éternel émigrant continue d'avoir des effets sur notre vie : « Crier toujours jusqu'à la fin du monde. » Cet appel demeure intact et sa quintessence transcende le temps. Au-delà de son costume de poète, philosophe, dramaturge, Benjamin Fondane s'est toujours préoccupé des douleurs et joies d'autres peuples en clamant sa fraternité d'humain : « Je suis de votre race, j'emporte comme vous ma vie dans ma valise. » Engagé jusqu'à la querelle dans la vie culturelle et le débat d'idées, il fut un poète du dépassement et du partage, un homme révolté et un juif bien singulier.

Benjamin Wechsler son vrai nom, est né à Jassy, en Moldavie le 14 novembre 1898. Écrivain précoce encore lycéen, il grandit dans une atmosphère de renaissance culturelle juive. Il vint en France en 1923. Il fait partie des victimes d'Auschwitz avec sa sœur Line. Le poète prédisait déjà en 1933 : « Demain, dans les camps de concentration, il sera trop tard. La lutte doit commencer alors qu'il est encore temps, avant la destruction finale. » Et aussi : « C'est nous les futures cadavres, nous les asphyxiés à venir. » Il sera gazé à Birkenau le lundi 2 ou le mardi 3 octobre 1944, à 46 ans.

REGARDS SUR BENJAMIN FONDANE



Connivences et altérité du poème (extrait¹)

Gabriel Mwéné Okoundji

Ma rencontre avec Benjamin Fondane a commencé il y a longtemps. Elle s'est poursuivie dans « Le temps du rêve » comme dirait Henry Bauchau, il y a quelques mois, non pas sur les bords de la Garonne où je réside, mais d'évidence naturelle sur les bords du Congo, ma terre de naissance.

Le récit est où on l'attend. Janvier 2016. Depuis plusieurs mois, un petit groupe d'intellectuels du Congo-Kinshasa, constatant l'étendue du désert culturel sous nos latitudes, décide de créer une revue de littérature qu'ils baptisent : *La Plume vivante*. Au bout de pénibles labeurs et d'obstination, un premier numéro voit enfin le jour en juillet 2016. Et dans ce premier numéro, parmi les poètes convoqués à initier l'esprit du poème aux lecteurs

congolais, apparaît Fondane et son chant de l'aurore qui repand la lumière. Le solaire Benjamin Fondane est à mes côtés, je suis à ses côtés, nous sommes voisins immédiats dans les pages du livre.

Le poète a pour lieu le maigre espace où s'éveille dans le serment de la sève, le chant du poème : Benjamin Fondane et moi, nous venons du même pays.

Si je crois vrai que Fondane, cet émigrant de la vie, est Congolais par l'éclat de son chant, par les battements de son cœur, c'est que je crois vrai que je suis roumain dans l'enclos de ma quête, dans le sang de mon émotion.

Ô prophétie des « Forces miraculeuses » comme dirait Aimé Césaire ! nous sommes, Fondane et moi, français : français par accident, français dans le rythme et les accents de la langue, habités, comme Ulysse, de nos tribulations et de nos métamorphoses, partout, entre terre et ciel, jusqu'aux limites surprenantes de l'invisible.

1. Extrait de l'intervention de Gabriel Mwéné Okoundji lors de la remise de Prix Benjamin Fondane, à Paris, le 22 octobre 2016. L'intégralité du texte sera publiée dans le n° 5 de *Titanic*, « Bulletin international de l'Association Benjamin Fondane ».

REGARDS SUR BENJAMIN FONDANE

Ainsi Benjamin Fondane a-t-il raison lorsqu'il s'écrie : « Tout seul je suis la route humaine ».

En écho de sa voix, voici celle d'Edmond Jabès, dans *Le Livre des questions* :

« Notre marche autour du monde, dit Jabès, ne pouvait être que le long errement autour d'une parole. Parole comme un pari tenu au nom de l'homme ... » (p. 411)

Et dans son « besoin de réalité de poète » – j'emprunte l'expression à Patrice Beray – Fondane l'écorché, le porteur des déchirements, confesse à l'oreille de qui sait entendre :

*Voici le monde –
si je pouvais le déchirer
si je pouvais me déchirer
moi-même sur le monde
debout et sanglotant
– sanglot le monde !*

Cette souffrance déclamée, à l'image du poète soufi Rumi, est transcendée par la force des souvenirs et la promesse pour l'homme de demain, d'un avenir qu'aucun soleil n'osera humilier.

Nous sommes, Fondane et moi, étrangers d'une langue qui pourtant nous est familière à chaque tournant d'une rue. [...]

Benjamin Fondane ou « le monologue du fou »

Roberta De Francesco

*Ils disent qu'il est un poète et il vit / il vit comme un rat entre les
moustaches du chat / mais vous vous ne le croyez pas / s'il dit
qu'il est un poète / il est un bon à rien un homme de néant / qui
trinque aux noces avec du sang / un homme de peu et de rien /
un homme fou d'amour comme un chien / qui remue la queue
pour saluer la vie / dans un cimetière d'ossements.*

Roberta De Francesco

Benjamin Fondane, poète, écrivain, philosophe, critique, dramaturge, réalisateur de films, mort à Auschwitz en 1944, – bien qu'il ne soit pas encore assez connu aujourd'hui – fait partie des quelques astres exceptionnels qui brillent dans le désastre du xx^e siècle. Pourtant, son œuvre représente, dans la folie de l'histoire, le monologue d'une toute autre folie.

Pour s'approcher à la fois du cœur de l'œuvre et de l'existence de Fondane, à travers la singularité d'une écriture qui dépasse les genres et qui puise aux sources les plus poétiques et problématiques de la vie, c'est à l'aurore de cette œuvre qu'il faut découvrir un étonnement premier. Il s'agit d'un des écrits de jeunesse publiés à l'âge de 22 ans : « Le monologue du fou¹ », écrit d'une plume vibrante qui se libère comme les « oiseaux légers et ivres » de « la folle neige² », entrecroisant déjà les branches de la littérature et de la philosophie. Fondane nous apporte un texte philosophique chargé d'images d'une remarquable densité poétique, semblable à un nid suspendu entre la terre et le ciel. Est-il possible de définir l'homme ? Non, car il échappe à tout concept. Alors la réalité humaine ne peut être vécue que par des images : ils sont comparables à des colonies d'arbres. Le philosophe qui raconte l'histoire des arbres ne se limite pas à contempler (même s'il a besoin de spectateurs pour exister), mais il ob-

serve et suit leur existence avec le regard malade chargé de vie d'un fou. Faut-il rappeler que dans la philosophie de Fondane, la vie n'est pas une simple théorie (au sens grec d'une *vision rationnelle*) ?

Voici donc le récit d'un fou qui, par rapport à la société des arbres, est obligé de tenir un monologue qu'aucun logos ne peut mutiler. De fait, on peut voir se profiler dans ces pages son œuvre future : en particulier par sa forme, car le monologue, – cette sorte de discours irrationnel qui se développe sans offrir de réponses – rejoint ses critiques de la totalité et du totalitarisme de la raison. En outre, le « monologue » nous relie au thème de la solitude, – un des éléments essentiels de la poésie fondanienne – car il implique l'isolement du sujet, de celui qui n'est point entendu et crie « jusqu'à la fin du monde³ ». Certes, la société des arbres (la réalité sociale) semble, elle aussi, tenir un monologue, mais celui-ci est grotesque, déformé par l'illusion d'être qui est propre aux arbres ; au contraire, le monologue du fou Fondane (la réalité individuelle) est divine car il désire une illusion bien plus profonde. Pour s'approcher de la nature de cette « illusion » toute autre, il interroge la place de l'homme singulier (le fou) dans la société des hommes (la colonie des arbres, l'univers et l'universel). À l'opposé d'Aristote qui voyait dans la poésie le triomphe du général et du

REGARDS SUR BENJAMIN FONDANE

mensonge, Fondane sait que l'existence singulière du poète ne ment pas. En réalité, il a une soif que la réalité ne peut combler. C'est pour cela qu'il écrit : « il n'y a pas assez de réel pour ma soif⁴ ». Si les arbres possèdent des illusions, le fou désire une sorte d'illusion qui n'est pas un mensonge, mais à la fois l'existence d'une maladie et la maladie d'une existence ; l'illusion qui ne consiste à désirer que la VIE et l'AMOUR (écrits en majuscules conformément à l'une des caractéristiques de l'écriture fondanienne). Pour exprimer ce que sont la vie et l'amour, il n'existe pas de concepts. Juste après les avoir nommés, Fondane est obligé de parler de l'indicible folie de son désir, comme du soleil qui fera « grandir mes feuilles⁵ ».

Voilà ce que veut le fou : l'impossible de la poésie et la poésie de l'impossible. Cette philosophie de la vie ne peut être vécue que par un fou capable de se placer face à l'absurdité de la vie des arbres, et de toute vie. En effet, selon Fondane, la véritable richesse du fou consiste dans le fait de vivre l'absurdité de la vie des colonies, de les mépriser, mais en même temps de sourire aux arbres, car il est à la fois semblable et différent. Si les colonies chassent le fou, ce dernier – qui ne peut penser que l'impensable – est celui qui demeurera au côté des arbres, même s'il est un être solitaire et asocial. Oui, le fou est une incarnation de la transgression du principe de non-contradiction ; il est celui qui désire chanter à partir de cette solitude, tandis que les arbres normaux continueront à se sentir responsables et à suivre simplement leurs habitudes, comme des êtres sexués qui se complaisent au chant des oiseaux qui pourtant les dérange. Le fou, au contraire, sait que les arbres sont impuissants face à la pluie, que la

lutte des arbres est à la fois « honnête » et hypocrite. N'utilisent-ils pas le soleil dont leurs corps ont besoin pour guérir de l'orage, jusqu'à épuiser la lumière et perpétuer la faim ? Ne pensant qu'à manger et à lutter, comme s'ils étaient des animaux libres, les arbres suivent le principe d'identité (« Votre vie, identique, jour après jour »), à la différence du fou qui veut être « un autre, toujours autre⁶ ». Au lieu de suivre l'instinct de conservation (*conatus essendi*) des arbres, le poète privilégie le souffle qui le perd (jusqu'à en perdre ses feuilles) mais qui fera, paradoxalement, croître ses feuillages.

Mais ce monologue du fou ne résonne-t-il pas en vain, si l'arbre Fondane n'a pas déployé son feuillage dans le soleil ? N'écrit-il pas, dans *Ulysse* : « Seul ! J'étais seul au monde avec moi-même, / feuille morte pareille à une feuille morte⁷ », ou encore : « Laisse-moi les pleurs, feuilles au gré des vents, Toi, qui as écrit que je serai nid de serpents / [...] Toi, qui as voulu que je sois comme l'animal / dans les tanières puantes des forêts / sans petits et sans bonheur / [...] Tu n'as pas voulu que je sois comme le jeune arbre, / qui croît vigoureux là où coulent les eaux⁸ » ? Oui, à quoi bon la poésie, la philosophie et la vie, si Fondane a été balayé comme une feuille par la colonie des arbres de l'Histoire ?

Et bien, il faut répondre : « Ecce homo » (« Voilà l'homme ») car Fondane vit encore et accroît les feuilles de sa vie, dans un bois céleste de pages qui chantent dans les feuillages des autres arbres, avec la lucidité obscure d'une existence pleine d'un soleil qui dilate les nœuds étranglant de la vie. C'est donc à l'homme d'aujourd'hui de ressusciter cette vie ivre d'amour et d'humanité. Ce monologue du fou s'adresse à nous, « hommes des antipodes

» ; il nous parle « d'homme à homme⁹ », sans cesser de nous montrer les chemins de la folie la plus divine : il faut désirer l'impossible afin que l'impossible advienne.

NOTES

1. B. Fondane, « Comment je suis né », *Caractère*, Paris, 2013 (publié originairement dans *Rampa*, le 16 juin 1920), pp. 84-86.
2. B. Fondane, *Le Mal des fantômes*, Édition Non lieu / Verdier poche, Lagrasse, p. 225.
3. Expression utilisée par Ève Griliquez, Yves-Jacques Bouin, Jacques Grober & Micha Nisimov dans l'album

Crier jusqu'à la fin du monde, Le Loup du Faubourg, 1998.

4. B. Fondane, *Le Mal des fantômes*, *op. cit.*, p. 21.

5. B. Fondane, « Comment je suis né », *op. cit.*, p. 86.

6. *Idem*, p. 85.

7. B. Fondane, *Le Mal des fantômes*, *op. cit.*, p. 20.

8. B. Fondane, « Psaume du lépreux », *Europe*, n° 827, 1998, 43.

9. B. Fondane, *Le Mal des fantômes*, *op. cit.*, p. 151.

Roberta De Francesco, philosophe et musicienne, a étudié à l'Université de Calabre puis à la Sorbonne Paris IV. elle travaille sur les œuvres de Lévinas et de Fondane.

Le monologue du fou

De plus en plus nombreuses sont les feuilles aux aisselles des arbres – des feuilles avalant la lumière de l'arbre noir, dans sa course au soleil. L'arbre est un animal social. Vivant dans des colonies afin de ne pas s'apercevoir qu'il ne pourrait vivre seul, qu'il ne peut penser. Une rivière coule pas très loin – ou bien la forêt a laissé tomber ses feuilles sur moi. Je vous salue, les arbres, mes spectateurs fortuits. Vous, ou d'autres – peu m'importe. J'ai besoin de spectateurs pour exister. Ou bien pour pouvoir débiter le monologue : c'est pareil. Votre existence multipliée et absurde – je la justifie si bien ! C'est moi votre unique excuse – l'unique explication. Vous êtes nombreux pour bien montrer que moi, je suis seul. Votre manque de sensibilité : la preuve de ma sensibilité. Votre existence : simple nécessité logique. J'ai besoin d'un contraste – pour que moi je paraisse insolite, et unique mon attitude. J'observe tous les jours vos estomacs qui reçoivent et repoussent la lumière. Votre vie, identique, jour après jour. La feuille fait aujourd'hui ce qu'elle va

faire demain : intégrer du ciel. Ah, je te connais bien, arbre ! J'ai suivi ta vie simple. Je connais tes habitudes d'être sexué. Je connais ton inutile complaisance face aux oiseaux qui chatouillent ton orgueil tout en te blessant avec de la glaise. Tu t'es identifié à eux. Tu as autant de tympanes que d'oiseaux. Je connais aussi ton impuissance face à la rogne des chenilles sous ton écorce et le grattement de la pluie, et ta religion du soleil adoré. Mais je ne t'observe pas pour toi-même. Ce n'est pas toi que j'enrichis en racontant ta biographie. C'est moi qui m'enrichis. Je vis ton expérience.

Ce que vous ne savez pas : que vous luttez pour arracher des bouts de soleil dont vos corps ont besoin pour guérir votre gale. Si j'étais un arbre comme vous – mais toujours capable de vous divulguer, je serais à vos yeux un arbre indigne du nom d'arbre. Ma vie dans votre colonie serait en danger. Mais en même temps nous aurions tout en commun : les mêmes feuilles qui consomment la lumière, la même faim sous la forme d'estomac, la même lutte avec le soleil, la même gale. Cependant

REGARDS SUR BENJAMIN FONDANE

non (je le sais bien), je ne serais pas un arbre comme vous : je manquerais d'illusions. Je pense que l'arbre est responsable de tout ce qu'il fait. Vous croyez que l'arbre est un animal parce qu'il mange et lutte et même un animal libre. Si j'étais arbre, vous me chasseriez de votre colonie pour vivre au bord du chemin, seul. Je suis un arbre asocial, je le sais. Parce que je penserais – c'est ma fonction pauvre et effacée. Si j'étais arbre, je vous mépriserais, arbres, mes frères en hypocrisie, en aventure et en perversité. Je vous mépriserais – non, je sourirais seulement – cela me rend supérieur, vous m'êtes nécessaires – je comprends bien. Vous êtes nécessaires à mon sourire.

Vous m'avez chassé – mais je suis resté à vos côtés. Au fond, nous sommes identiques. Vous êtes en bonne santé, pardonnez-moi. J'ai tout de même mes heures de folie : que vous appelez lucidité. C'est la seule différence entre nous. Mais j'aime votre illusion, arbres. Elle est belle et bienfaisante. Je veux être un autre, toujours un autre, paraître un autre à mes propres yeux. Je veux l'amour, arbres, je veux la vie. Je le sais, encore une illusion – mais je veux cette illusion. Ou bien je ne suis pas

comme vous – parce que je veux l'illusion, ce que vous possédez déjà ? Vous êtes normaux, tandis que moi qui désire cette norme, qui en suis malade, j'ai l'air trop éloigné – supérieur – devant vous. Mais c'est une autre folie – je voulais dire lucidité. Tant pis pour vous, arbres. Le soleil – votre soleil – est monté de la mer, bien lavé et très commun. Vous, il vous guérira de la gale, moi, il fera grandir mes feuilles. Je veux que mes feuilles soient grandes.

N'est-ce pas aujourd'hui le jour sacré du monologue ? Vous avez bien fait de ne pas m'accepter parmi vous. Ma présence ne ferait que vous dépersonnaliser. Je serais un danger pour votre illusion – et comme vous vivez en groupe, le danger serait social. Vous avez un instinct supérieur de conservation. Dans mon dialogue avec vous, votre monologue eût été grotesque, en sorte que seul le mien fût divin.

Benjamin Fondane

Rampa, le 16 juin 1920.

Traduit par Marlena Braester

La traversée existentielle de Benjamin Fondane

Olivier Salazar-Ferrer

Fondane, poète du voyage existentiel, embarque le lecteur dans une traversée sans retour. Sa poésie nous rappelle sans cesse que nous sommes tous des passagers de l'existence. « Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie. » s'exclamait déjà Baudelaire. Découvrons ou relisons *Ulysse* (1933), *Titanic* (1937), *Le Mal des fantômes* (1943) ou *L'Exode* (1965), ce navire de poèmes, avec sa syntaxe haletante et comme désarticulée par l'urgence du dire, nous embarque, comme *The Rime of the Ancient Mariner* de Coleridge, *Leaves of Grass* de Walt Whitman, « Le bateau ivre » de Rimbaud, « Le voyage » de Baudelaire ou *Moby Dick* de Melville vers cette catastrophe extraordinaire que l'on appelle « une vie ».

Lorsqu'on parcourt les poèmes des premières œuvres de Fondane, en particulier le recueil *Paysages*, qui évoque la terre moldave de Roumanie, cerclée jusqu'à l'infini par des plaines de blés et de lents nuages, on y sent naître l'obsession de l'océan. C'est comme si un bruit de vagues envahissait peu à peu l'univers poétique du jeune poète roumain qui ne cessera de décrire des traversées catastrophiques de navires existentiels affrontant les tempêtes de l'histoire. Lorsqu'en décembre 1923, le poète prend le train pour s'expatrier vers la France, il ne fait que continuer un voyage imaginaire entrepris depuis de longues années vers la France. Le train Bucarest-Paris passe par Vienne. Le poème « Nature morte » évoque un train tombé en panne et les passagers continuant à pied leur voyage dans la neige jusqu'à une auberge. Sous « le cœur ruisselant des lampes », le poète s'exclame : « Tout mon passé est là dont je n'ai que faire /

son sang troue la neige. » La route de l'écriture se transforme déjà en une traversée métaphysique. C'est l'acte de baptême du grand voyage, du grand recommencement.

Pourtant Fondane fut un voyageur modeste. En général, il jette l'ancre au 6 rue Rollin à Paris pour écrire ses livres et recevoir ses amis. À part quelques séjours à Marseille, un tournage dans les Alpes suisses en 1933 et des vacances d'été en Savoie, il effectue seulement deux longs voyages, en 1929 et en 1936, qui le conduisent de Marseille à Buenos Aires sur le *Mendoza* et le *Florida*, le long des côtes espagnoles, puis des côtes africaines avec escale à Dakar, puis à Bahia au Brésil. C'est un voyage vers une Amérique rêvée, continent futur. De l'Argentine dont il célèbrera la pampa à peine entrevue, il connaîtra surtout Buenos Aires. Mais à bord de ces bateaux eux-mêmes, déjà, le voyage géographique se métamorphose en une traversée existentielle. Les passagers fantomatiques se tiennent sur le pont, émigrés, juifs d'Europe centrale, étrangers au monde et à eux-mêmes. Ce sont les « vaincus d'hier », ces gens « sans nom, sans dieu, sans âme » qui avancent sans avancer « dans l'œil de la police » (« Le Mal des fantômes », X.). Le référentiel Terre sera bientôt mis en question pour faire place à l'Océan. Notre civilisation n'est-elle pas un paquebot métaphysique, avançant dans le brouillard, un orchestre jouant sur le pont, toutes lumières allumées ?

L'océan avec ses forces liquides sans frontières et sans limites convient particulièrement bien à la crise du rationalisme que Fondane va explorer à la suite de Chestov dans *La*

REGARDS SUR BENJAMIN FONDANE

Conscience malheureuse (1936). C'est un espace de danger métaphysique. C'est également un espace libre où la mémoire peut déferler en vagues successives, apportant d'innombrables fantômes. Où sont les victimes de l'Histoire ? Quel est le sens de l'exil ontologique que chaque conscience porte en elle ? « Car l'homme n'est pas chez lui sur cette terre étranger où qu'il aille, cette terre n'est pas à lui... » s'exclame-t-il. Mais il ne cesse également d'effectuer ce que j'ai appelé une « attestation existentielle ». Le poète se découvre puissance de désirs et d'insatisfactions. Sa soif excède continuellement le réel. « Plus grande ma soif que le monde / plus grande ma faim que le monde... » (« Ulysse », XIV). Écartelé entre la finitude et la révolte, le « je » errant s'atteste par l'acte de la poésie elle-même :

*Je ne demande plus quel est le sens du monde,
je pose mon poing dur sur la table du monde,
je suis de ceux qui n'ont rien, qui veulent tout
– je ne saurais jamais me résigner*

(« Ulysse », IX).

L'œuvre de Benjamin Fondane apparaît hantée jusqu'au bout par le désastre du *Titanic*, comme si ce naufrage de 1912 était une sinistre anticipation du naufrage de la Première Guerre mondiale. Paul Valéry avait d'ailleurs utilisé cette métaphore dans « La Crise de l'esprit » en 1919, au sortir de la nuit européenne, pour désigner la crise de confiance envers les valeurs humanistes d'avant-guerre et le mythe du progrès. Mais la métaphore va devenir existentielle, et épouser de l'intérieur les questions sans réponses de Léon Chestov, son maître philosophique.

*Sur ce maigre bateau-fantôme
qui est à lui-même son port
quelle longue java que l'homme
sur l'accordéon de la mort*

(« Ulysse », X).

Le poème XII de *Titanic* exprime au sein de la métaphore catastrophiste la solitude indépassable du je errant vis-à-vis de ses frères inaccessibles, « canots humains », leurs « visages s'effacent, ils meurent un à un » et « l'eau se referme sur la blessure des rames ». Pourtant, la grande solitude de la voix qui crie dans le désert va s'éclairer d'un horizon nouveau : la secrète communauté de la poésie. La « Préface en prose » du voyage de *L'Exode* est un acte inaugural d'interpellation au lecteur : « c'est à vous que je parle hommes des antipodes » va parcourir l'espace signifiant du visage du poète face au visage du lecteur pour revenir au visage du poète : « un visage d'homme tout simplement ». Dans le jeu de dissemblance et de la ressemblance, c'est le face à face de visages d'hommes, ceux du poète et du lecteur, qui est réclamé pour remplacer le discours anonyme et aveugle de l'histoire par une parole « d'homme à homme » (« Préface en prose »).

Mais gardons-nous de faire du poème une jouissance esthétique et formelle, une délicate mélancolie de l'imaginaire ou encore une évasion hors du réel : l'acte du cri, c'est-à-dire l'action réelle de la poésie se condense dans l'image du « bouquet d'orties » sous les pieds du lecteur de façon à ce qu'il entre en contact avec la voix du poète sur le mode de la brûlure. « Quelle musique peut guérir/le cœur captif, le mal de ce fantôme/las de toujours renaître pour périr ? » (« Le Mal des fan-

tômes », XV). C'est cette brûlure qui soude la communauté existentielle. Le leitmotiv du « Mal des fantômes » ouvre et ferme le poème comme un refrain tragique : « D'autres humains que nous ont fait la traversée de cette vie... » (« Le mal des fantômes », I). C'est qu'il s'agit toujours d'affronter sur « l'ortie du temps ». Ces « quelques-uns » auxquels s'adresse la postface de *L'Exode* ne sont pas seulement les complices d'une résistance poétique et métaphysique à la violence de l'occupation et du nazisme, mais également les passagers du poème. Ce sont eux qui réactualiseront par la lecture vivante ce cri de révolte et de résistance qui fait valoir la vie contre les abstractions inhumaines de l'Histoire.

Un des « Poèmes épars » publiés par Michel Carassou s'adresse à nouveau au lecteur en transformant cette fois le poème en navire. S'il n'est pas le pilote du bateau du monde, « nous voyageons ensemble / dans un poème dont je suis le pilote / en un temps, en un temps où il n'y a pas de temps » (« Neige tombée », *Le Mal des fantômes*, Verdier Poche, 2006, 247). Malgré une histoire dont nous serons les fantômes et à laquelle le poète sait qu'il sera sacrifié, le poème héberge le temps communautaire du poème. Cette communauté secrète de la poésie rassemble les lec-

teurs du futur, ces « hommes des antipodes » auxquels la « Préface en prose » s'adresse avec véhémence comme si elle était la voix d'un homme qui crie sur le pont d'un navire vers ceux qui sont restés sur le quai.

Peut-être est-ce là cette solitude paradoxale, « gangrène d'or qui les rend invisibles » (« Titanic », XII) et qui les rassemble malgré tout. Il faut donc relire la « Préface en prose », bouteille jetée à la mer pour s'échouer sur les grèves du futur. Embarquons donc à bord de la poésie de Benjamin Fondane. Revivons ce poème du départ, tant de fois rejoué. Ici, encore comment ne pas entendre résonner la voix amie de Baudelaire : « Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre ! » s'écriait-elle dans « Le voyage » avant s'exclamer : « Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? / Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau. »

Olivier Salazar-Ferrer enseigne à l'Université de Glasgow en Écosse. Il est spécialiste de la littérature existentielle des années 1930 (Benjamin Fondane, Rachel Bernaloff, Albert Camus, Jean Grenier) et du surréalisme. Il est auteur de nombreux articles et a participé à de nombreuses conférences internationales.

REGARDS SUR BENJAMIN FONDANE

Une étrange fraternité

Benjamin Guérin

*J'ai traduit
et j'ai converti
j'ai changé et me suis maintenu
dans une commune
communauté
de sens et puis de*

VIE

*Où est donc la langue intraduisible
celle des secrets et des merveilles
celle de la belle
la belle qui est.*

*« Il faut être amoureux pour traduire
la langue de l'aimée »,
me souffle mon ange*

*En mon sommeil,
j'anesthésie
adieu logique, adieu raison
Je choisis l'impossible et puis l'amont
j'affirme la vie comme la déraison.*

*Le poète ne pense pas
pas comme on pense
le poète ne panse pas non plus
il affirme :*

OUI

comme un cri primordial

Cela fait un peu plus de dix ans que j'ai « rencontré » Benjamin Fondane. C'est mon professeur d'histoire, Michel Fourcade, qui me l'a présenté. Mais c'est Arthur Rimbaud, qui me

l'a fait connaître. Érigé sur mon promontoire de fières certitudes adolescentes, je refusais alors à quiconque le droit de parler de Rimbaud. Personne, me semblait-il, n'avait compris ce qu'il avait risqué. Tous parlaient de ses poèmes et oubliaient le reste. Ils oubliaient la vie et le poète. Pour ma part, j'étais prêt à mourir à vingt ans, parce qu'il m'était insupportable d'amputer Rimbaud de son Aden.

Enfin, Fondane est venu ébranler ce maigre piédestal et m'a jeté au visage mes propres aventures et mon angoisse. Mes prétentions de jeune homme à « fixer des vertiges » n'étaient que cette lente expérience du « dérèglement de tous les sens » :

— *D'accord !*

mais d'autres ont suivi ce chemin.

il faut aller plus loin !...

C'est ainsi qu'a débuté pour moi une étrange fraternité avec Fondane, qui ne cesse depuis de m'interroger. J'ai lu et j'ai relu, encore et encore, sa poésie. Mais la lire ne suffit pas, il faut l'apprendre et la réciter, en litanie, comme un sésame, pour les mystères de la vie.

Une poésie pour la vie.

Une poésie VIVANTE

De Fondane, j'ai aimé le cri et la longue poésie épique, son hommage à Ulysse, son goût de la vie. J'ai aimé son ouverture gourmande au monde, aux penseurs, aux sculp-

teurs, aux poètes, aux physiciens et aux starlettes. J'ai aimé son côté cabotin, prêt à guerroyer dans les revues, pour des idées, avec la fougue d'un Don Quichotte, contre les implacables moulins de la raison. Fondane est un ami, il n'est pas moi, mais marche avec moi. Il m'accompagne et m'a conduit à reconnaître que mes écrits sont de la poésie. Je ne sais ce que je dois à Rimbaud ou à Fondane et aux autres, dont je ne parlerai pas ici. Mais je sais d'où je viens et quel est mon chemin.

En voici un bout :

À l'automne 2016, j'étais invité à Paris à l'occasion de la remise du prix de poésie Benjamin Fondane. Mais rien ne se passa comme prévu. J'étais aphone. Ma gorge ne me brûlait plus, simplement, j'étais sans voix. Comme le moment approchait où j'allais devoir prendre la parole, j'ai pensé à l'absurde et j'ai trouvé mon guérisseur. Gabriel Mwènè Okoundji était assis dans un coin. Il était le lauréat du prix Fondane. Un grand monsieur, impressionnant. Mais j'ai appris qu'il était aussi psychologue clinicien : Joie !

– Un poète guérisseur ! en vertu de l'absurde lui seul saura soigner mon mal !

J'ai donc osé m'approcher pour le féliciter et lui dire, en un souffle, sans un son :

« Monsieur Okoundji, vous êtes poète, cli-

nicien et fondanien, je suis le poète sans voix, appelé à parler du poète du cri, monsieur, vous êtes le seul à pouvoir m'aider. »

Pour moi, le grand homme était redevenu un homme, parmi les hommes. Je lui expliqué comme j'ai pu – avec les yeux, avec le souffle, avec le cœur – que seul un poète pouvait me rendre ma voix.

Gabriel Okoundji a souri. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de hasard. Il m'a dit qu'il avait mis dans sa poche, le matin même, le remède pour moi.

Gabriel Okoundji avait du miel dans sa poche.

Gabriel Okoundji m'a rendu ma voix

– Les chemins de la poésie mènent à l'homme et j'ai remercié pour cette rencontre là notre ami Benjamin Fondane.

Benjamin Guérin, poète et céramiste français, a illustré son premier recueil *Métropole oubliée* (Lucie éditions, oct. 2016). Il est également l'auteur d'articles et de conférences sur le poète Benjamin Fondane et le philosophe Léon Chestov. Ses poèmes sont publiés dans les revues *A.R.P.A.*, *Le Pan poétique des Muses* et *NUNC*, dont il vient d'intégrer le comité de rédaction.

Sites : nousatelier.blogspot.fr & www.facebook.com/nousatelier

REGARDS SUR BENJAMIN FONDANE

Fondane, poète existentiel

Michel Carassou

Benjamin Fondane était d'abord un poète. Il l'a écrit à plusieurs reprises : il est devenu philosophe pour faire plaisir à Léon Chestov... et pour défendre la cause de la poésie. Le poète Fondane s'est retrouvé dans la pensée existentielle de Chestov ; il en a perçu les implications pour la poésie avant même d'en comprendre tous les tenants philosophiques.

Quelque temps avant de rencontrer le penseur russe, il avait vécu une crise profonde qui l'avait laissé pendant quatre ans incapable d'écrire le moindre poème. Dans sa confusion, il percevait le langage, les mots, comme des obstacles, comme des véhicules d'une raison qui ne semblait avoir d'autre finalité que de juguler l'esprit, d'empêcher l'épanouissement de l'individu. Fondane se trouvait de plain-pied avec le mouvement dada dans sa critique de la raison. Il appréciait que Dada refusât tout contrôle de la raison sur la création. Comme Dada, il lui préférait l'absurde, la bêtise, voire la folie, à ses yeux davantage susceptibles d'exprimer le moi profond, la singularité de l'individu.

Cependant, on ne choisit pas de ne plus être poète. Quand Fondane est revenu à la poésie ou, plutôt, quand la poésie est revenue vers lui, « toute seule, sans frapper à sa porte, comme un puits artésien », cette poésie n'était plus la même. « J'ai compris que le poème était autre chose... Quoi ?... Je n'ai pas très bien compris... Je ne comprends pas encore... Quelque chose qui modifie la réa-

lité ? Non... quelque chose qui me modifie... Moi ? Mais qui ? Et qui suis-je ? » (« Mots sauvages », 1930). La poésie ne posait plus des questions dictées par l'éthique ou l'esthétique, elle posait les questions du poète, de l'homme aux prises avec le réel. De l'épreuve endurée, Fondane garderait la conviction que le poète doit rester vigilant face aux tentatives de la raison pour lui imposer sa loi à travers la morale, l'esthétique ou, bientôt, le politique (par exemple quand les surréalistes se rapprocheront des communistes). L'enjeu est d'importance puisqu'il s'agit de la liberté de l'homme singulier, la poésie représentant l'un de ses rares espaces de liberté, un espace toujours menacé.

Ce combat permanent que le poète doit mener contre la raison, Fondane l'a trouvé, autrement étayé sur un plan théorique, dans la philosophie de Léon Chestov. Nous connaissons la suite : il devient le disciple de Chestov, puis, à la fin des années 1930, l'un des représentants les plus écoutés de la philosophie existentielle. Pour autant, il n'a pas perdu de vue la poésie, il n'a pas cessé d'écrire des poèmes. La poésie avait bien sa place dans la pensée existentielle : quand l'homme singulier, l'existant, entre dans le domaine de la tragédie, quand, dans sa lutte contre les évidences, dans son combat pour que l'impossible devienne possible, il touche le fond du gouffre, quand il se cogne contre les murs sans trouver une porte de sortie,

alors le discours rationnel n'a plus de sens, plus d'utilité, plus de légitimité. Comme l'affirme Chestov, « 2 et 2 ne font plus 4, ne peuvent plus faire 4 ». Entre les cris et les pleurs, l'existant peut entendre alors un autre langage, celui de la foi. Chestov met en avant les paroles des prophètes, Abraham, Isaïe, Job... L'existant, ajoute Fondane, peut parler un autre langage, celui de la poésie. La poésie de l'existence qu'il conçoit est « une pensée au prise avec le réel ultime » ; elle permettra à tout individu de porter son chant personnel et unique en échappant au contrôle de la pensée spéculative. Quand les mots n'ont plus de sens, n'expriment plus le réel, il reste le cri, ou le poème.

Homme singulier, poète singulier, Fondane a créé une forme adaptée à son lyrisme personnel, le long poème en vers libres, forme où sont venues s'inscrire ses grandes œuvres poétiques : *Ulysse*, *Titanic*, *L'Exode*. Comme l'écrit Henri Meschonnic : « Contre les dualismes de la philosophie, il est dans le continu de la vie à partir du poème et du poème à partir de la vie. » Pour Fondane, l'acte poétique en lui-même est un acte existentiel, toute sa poésie est existentielle puisqu'elle exprime son être profond.

Pour illustrer ce propos, je citerai quelques vers. D'abord l'ouverture d'*Ulysse*, avec l'évocation de la mort d'Armand Pascal, son beau-frère et son ami le plus cher :

*J'étais un grand poète né pour chanter la Joie
— mais je sanglote dans ma cabine, [...]
Armand ta cendre pèse si lourd dans ma valise*

Ce grand malheur que fut la mort de son beau-frère entraîna la totale adhésion de Fondane à la philosophie de Chestov. Il fut aussi l'événement déclencheur de l'écriture de ce long poème qu'est *Ulysse*.

Quelques vers plus loin, Fondane nous fait entrer dans le « domaine de la tragédie » :

*Est-il réponse ou non aux questions de l'homme
quelque part ? Et le dieu existe-t-il, le Dieu
d'Isaïe, qui essuiera toute larme des yeux
et qui vaincra la mort —
Quand les premières choses seront évanouies*

Est ainsi rappelée la promesse inscrite au cœur de la pensée existentielle : « Vous êtes des dieux et des enfants du Très-Haut. » Peut-on encore demander l'impossible ? Peut-on encore attendre une réponse ? Et même si l'on n'a pas la foi ? Oui, affirme Fondane, et cela malgré tout, malgré les évidences — contre les évidences :

*Je ne demande plus quel est le sens du monde
Je pose mon poing dur sur la table du monde
Je suis de ceux qui n'ont rien, qui veulent tout
— je ne saurai jamais me résigner*

Dans l'« Intermède » de *L'Exode*, le poète évoque encore une expérience du malheur, décrite à l'instant dramatique où la pensée connaît sa plus extrême tension. Le malheur, ici, tient à l'entrée des nazis sur « la terre de France », les Parisiens fuyant sur les routes de l'Exode :

*Me voici Aaron.
Je me mets à genoux et je sanglote et crie
en une langue que j'ai oubliée, mais dont
je me souviens aux soirs émus de Ta Colère :
« Adonāi Elochenu. Adonāi Echod ! »
(Adonāi est mon Dieu. Adonāi est un.)
Aie pitié, aie pitié, Seigneur*

On peut rapprocher ces vers des mots que le soldat Fondane, au cœur de l'événement, écrivait à sa femme et à sa sœur : « Le dernier quart d'heure... Sanglotez, sanglotons — mais ayons du courage. C'est le moment de vivre notre philosophie existentielle : quand l'empirique est perdu, quand la force a vaincu, quand l'impossible est là, c'est alors que la foi commence. Puissé-je, puissions-nous l'avoir ! »

REGARDS SUR BENJAMIN FONDANE

« Adonāi Elochenu. Adonāi Echod ! »
Tu sais que lorsque tout sera apaisé
dans la terre et dans les cieux
nous T'aurons oublié. Tu sais dès à présent,
que seul le souvenir secret de ma prière
me remplira de honte. [...] *[...]*
Mais ici, sur la route, dans le désastre et dans
le chaos, il n'est pas d'autre Dieu. Tu es seul !
Terrible. Igné. Miséricordieux. Unique !

Le philosophe André Néher, commentant ces vers, y voyait l'indice de la *techouva* de Benjamin Fondane, de son retour à la foi de ses aïeux. Ce mouvement de l'âme est bien réel, il s'inscrit dans la vérité du poème, mais il semble circonscrit au moment crucial du malheur à son comble. L'homme en appelle

alors au Dieu pour qui tout est possible. Cependant une fois la tension retombée, la prière a perdu sa pertinence. Ainsi la philosophie existentielle ne serait totalement vécue que sous l'emprise du malheur. Mais l'homme, dans les terres, ne vit-il pas toujours sous la menace du malheur ?

Michel Carassou mène en parallèle une activité d'éditeur et une activité de chercheur. Depuis 2005, il est l'un des animateurs des éditions Non Lieu, spécialisées dans les cultures méditerranéennes. En tant que chercheur, il est un spécialiste reconnu des avant-gardes, de Dada et du surréalisme. Aujourd'hui il se consacre principalement à l'œuvre de Benjamin Fondane dont il est l'ayant droit.

Manifeste pour Fondane¹

Magda Carneci

Chaque fois que je relis les textes poétiques et philosophiques de Benjamin Fondane, non pas comme spécialiste ou exégète de son œuvre étonnante, mais comme simple lectrice et poète, je me pose incessamment cette question : d'où vient donc cette impression persistante, cette conviction irréductible, d'une connivence spirituelle profonde et, en même temps, d'une coïncidence intérieure surprenante ?

S'agit-il de la solidarité tacite, « transnationale » des poètes, espèce toujours menacée et toujours subversivement résistante, qui trouverait dans le verbe enflammé de Fondane quelques arguments brillants, solides, irréfutables et, surtout, un encouragement inespéré pour renforcer leur rôle précaire et pourtant indispensable dans l'économie psychique de l'homme actuel ?

S'agit-il d'une simple compassion humaine, trop humaine, d'une sympathie existentielle avec l'univers tourmenté, dissonant et pourtant grandiose, d'un esprit polyvalent et flamboyant, anxieux et effervescent, dont l'intelligence vaste mais « secrètement blessée » témoigne, comme peu d'autres, du « mal ontologique » de la finitude humaine ? Un esprit qui s'insurge, comme peu d'autres aussi, contre le « mal du siècle », cette « dictature cartésienne de l'esprit » qu'amène la mécanique de la civilisation industrielle de masse ? Un esprit qui n'accepte pas le « logos castrateur » des idéologies, que ce soit de gauche ou de droite, ce logos aveugle des programmes « travailleurs ou raciaux », natio-

naux ou internationaux, politiques ou esthétiques, qui ont ravagé le xx^e siècle...

Ou bien, s'agit-il d'une complicité que tout poète dépaycé ou toute personne exilée peut ressentir avec un écrivain en avance sur son époque, un « athlète du malheur », chez qui on peut reconnaître les affres du même drame, les peines des mêmes « espoirs catastrophiques » et le même combat ? Ne disait-il pas, Fondane, en 1929 (il avait quitté la Roumanie en 1923), qu'il avait tué le poète contemplatif, « bucolique », néo-traditionaliste d'avant et qu'ensuite il avait connu la mort, c'est-à-dire qu'il était resté muet pendant quatre ans, avant que la poésie le retrouve, cette fois en français, une poésie de l'errance infinie, de la contingence irrespirable, une poésie de la quête sans fin et du « mal de l'être » ? La poésie – c'est-à-dire une réalité qui surgit en nous brusquement, qui nous modifie d'une manière mystérieuse, qui « n'est pas une fonction sociale mais une force obscure qui précède l'homme et qui le suit² » ?

Certes, on l'a dit maintes fois, Fondane est le poète et le tenant existentiel de l'exil moderne de l'être humain. Fébriles, fluviaux, symphoniques, ses grands poèmes – *Ulysse*, *L'Exode*, *Titanic* – témoignent d'un engagement simultanément viscéral et extrêmement lucide du côté des déracinés, des déshérités, des exilés de toutes sortes qui constituent le phénomène récent des masses anonymes, bouleversées, disloquées et soumises à une destruction accélérée par la civilisation mo-

REGARDS SUR BENJAMIN FONDANE

derne, avec ses graves erreurs politiques, ses ruptures démographiques, ses déséquilibres économiques et spirituels. « Ulysse juif » (l'expression est de lui), Fondane écrit une poésie du cri et de la révolte, du témoignage impitoyable et de l'« irrésignation » (terme forgé par lui-même) contre le « mal des fantômes », les « morts vivants » que nous sommes, contre « l'absurde de l'existence humaine livrée à l'histoire et à elle-même », ce « mal collectif » du monde moderne, répandu sur toute la surface de la Terre et surtout à l'intérieur du cœur même de l'homme, c'est-à-dire nous-mêmes, nous tous. Sorte de Whitman déçu d'un siècle de machinisme farouche et dévot, sorte de Saint-John Perse descendu en enfer, on ne pourrait cependant comparer les visions meurtries et l'incroyable capacité d'empathie dans le désastre de Fondane avec celles de nul autre poète de l'époque.

Il est vrai qu'il écrit cette poésie aux accents apocalyptiques et prophétiques dans les années 1930-1940, au moment le plus noir du déferlement irrationnel de la modernité, en dépit de sa rationalité tant vantée. Mais, à plus de soixante-dix ans distance, peut-on dire que cette « attestation d'existence » d'une poésie qui se veut d'abord témoignage et « affirmation de la réalité » et non pas un jeu intellectuel ou une forme abstraite de connaissance, ne nous regarde plus ? La poétique pathétique et impressionnante de Fondane, une poétique du sanglot, de la rupture, du gouffre, développant l'esthétique dramatique d'un Ulysse qui ne regagnera jamais son Ithaque, d'un Job qui ne rejoindra jamais son Dieu, nous fait sentir progressivement – et avec quelle force ! – que l'exode moderne, à l'instar des exodes précédents de l'Histoire, en transformant tous les déracinés de la planète en juifs des autres,

manifeste immanquablement le profond exil ontologique de tout être humain. Un exil renforcé, redoublé, chez l'homme contemporain, qui se trouve soumis, irréversiblement, à un destin linéaire borné, à une rationalité sans issue et à un nivellement impersonnel de plus en plus accablant à l'échelle planétaire.

Chez Fondane, l'exil extérieur glisse subrepticement vers l'exil intérieur, là où le drame de l'enfermement dans l'irrespirable contingent, le dilemme du désir et du refus d'un quelconque dépassement du conditionnement matérialiste, transforme en juif de la transcendance toute individualité refermée sur la « conscience malheureuse » de sa propre singularité : singularité, solitude, exposées à une Réalité opaque, dangereuse, radicalement étrangère, car mise de force, renfermée, entre des parenthèses rationnelles. Engagée sur l'horizontale de l'exil terrestre, la poésie de Fondane, avec toutes ses harmoniques psychiques douloureuses, désastreuses, nous fait finalement ressentir la verticale tragique de l'exil métaphysique de tout être humain, le « scandale de la vie et de la mort », en dépit de son enracinement dans une réalité historique contingente. C'est-à-dire notre réalité.

Engagée dans une « lutte contre les évidences », l'écriture de Fondane ne peut pas laisser indifférent. En m'approchant plus intimement de cette poésie vers la fin des années 1990 – quand mon propre univers poétique avait été déjà configuré et marqué par un vécu sous le communisme, et quand j'avais déjà connu l'expérience de l'exil en France – Fondane m'a ébloui par son rayonnement ainsi que par son éclat intellectuel non-conformiste. Il m'a étonné par sa rare indépendance d'esprit et par sa lucidité hallucinante – qualités encore plus évidentes avec le recul du temps, et qui

confèrent à ses poèmes et à ses écrits sur la poésie une fraîcheur et une énergie hors du commun. Une violence tonique, je dirais, qui garde sa charge même à présent, signe que le message spirituel dont il se sentait investi – et qu’il lui fallait transmettre de toute urgence à « notre folle Europe » – n’a perdu ni son actualité ni son urgence. « Esprit tourmenté et noble », comme le caractérisait son ami Cioran, Fondane ne se contente pas de dresser, philosophiquement et poétiquement, une sévère « analyse spectrale » de l’esprit européen, en fait malade de sa rationalité excessive alors que le continent européen lui-même se trouve « au bord de la catastrophe ». Fidèle propagateur de l’existentialisme de Chestov, philosophie existentielle qui coïncidait avec ses propres convictions profondes, Fondane mène une lutte on dirait donquichottesque contre la « dictature cartésienne de l’esprit », contre le « logos rationaliste castrateur », contre toutes « les doctrines rationnelles » qui fascinaient l’intelligentsia française et européenne de l’époque. Et, après les expériences de l’Holocauste et du Goulag, maladies d’une « pensée totalitaire de la rationalité » appliquée tyranniquement à tous les aspects de la vie, qui donc pourrait soutenir, aujourd’hui encore, en bon Européen, que la « tentation totalitaire » n’est plus cachée dans les plis de son esprit, dans la mesure où celui-ci ignore d’autres dimensions de son existence et se contente de la « vaine tentative d’augmenter sans fin le nombre des biens et de la « croissance hystérique des convoitises³ » ? En tout cas, certainement pas celui qui est passé par un régime politique « trop logique » pour ne pas être inhumain, ou qui a traversé « quelque intime désastre »...

Et qu’oppose Fondane à cette « conscience malheureuse », à ce « mal de fantômes », pour reprendre ses expressions, à ces déviations aberrantes de la raison en son âge moderne ? On l’a compris, pour Fondane, c’est la poésie

qui est le révélateur le plus sensible de l’apocalypse à venir, mais c’est aussi la poésie qui peut représenter une voie de salut. C’est justement par sa « logique autre », c’est-à-dire plus que rationnelle car englobant la raison, et par cette « pensée vivante » qui lui vient de « ce qu’elle a hérité du mythe et du religieux refoulé » que la poésie peut détenir ce rôle. « Fonction intime de l’univers », c’est la poésie qui sauve le dernier territoire de l’intelligence « extra-rationnelle » dans la conscience européenne. Fonction vivifiante de l’intériorité humaine, elle désigne un miracle naturel, une voie salvatrice enracinée dans un langage qui se trouve « au-delà de la raison » mais non sans raison, dernière échappatoire contre le cartésianisme dominateur. « Fonction mystérieuse et naturelle » de l’homme, grande et secrète dignité dont le sens et l’utilité nous échappent encore, la poésie reste « la capitale de l’expérience mystique du réel refoulé et chassé⁴ ».

Le combat fervent de Fondane en faveur du rôle purificateur, intégrateur et libérateur de la poésie peut sembler ridicule, déplacé ou aberrant même à présent, en dépit de la quantité énorme, écrasante des preuves que nous possédons sur l’effet dévastateur d’une emprise strictement rationnelle face à la complexité inextricable du réel à l’échelle de l’individu, des sociétés et de la planète entière. Mais, justement, à présent, comme du temps de Fondane, il nous faut tenter encore et encore, de promouvoir une articulation souple de la raison schématique et calculatrice, de la faculté critique abstraite et de la logique strictement binaire qui nous caractérisent toujours, avec d’autres modalités dans la capture du réel. Ces modalités sont légitimement inscrites dans l’être humain intégral – sa raison sensible et émotionnelle, une raison *méta-physique et trans-ascendante* l’ouvrant vers des étages inconnus de sa propre constitution psycho-mentale et rendant l’homme capable

REGARDS SUR BENJAMIN FONDANE

d'une conscience élargie, d'une vraie solidarité inter-humaine et d'une responsabilité globale, « planétaire ».

Pour favoriser cette conjonction aujourd'hui urgente et vitale à l'échelle de notre civilisation, la poésie peut être un intermédiaire plus que précieux, incontournable, car reconnaître « le droit et le pouvoir de l'art sur le réel⁵ », comme disait Fondane, devient une évidence, à côté d'autres occupations « inutiles », « i-matérielles » et « ineffables », comme la quête religieuse ou le développement spirituel. Pourquoi la poésie ? Parce que, comme disait Fondane, la poésie donne accès, sans de grands préparatifs, à des expériences vraies – c'est-à-dire complètes, car touchant simultanément à plusieurs niveaux de notre constitution : des expériences à travers lesquelles l'homme peut entrer en contact avec son être profond ; peut percevoir de manière sensible sa place dans le flux de la vie et sa solidarité totale avec la couche vivante qui englobe la Terre. Il peut enfin s'ouvrir vers une pensée moins limitée, voire cosmique. De la sorte, l'homme se trouve à même d'envisager un dépassement de ses limites sensorielles et intellectuelles actuelles vers une *supra-sensibilité* et une *supra-rationalité*, qui le mettent en contact (ou en présence) avec le Tout universel. À travers les expériences vraies que la poésie rend facilement accessibles, des *perceptions* et des *pouvoirs* encore peu développés de l'être humain actuel (et qui constituent une sorte de droit naturel inscrit dans ses gènes) pourraient enfin se manifester, grandir et se faire accepter plus facilement dans la mentalité collective courante.

Fondane disait déjà en 1938 que « la mission de la poésie, telle qu'elle apparaît à quelques-uns ... n'est plus de l'ordre esthé-

tique⁶ », mais qu'il faudrait lui reconnaître une « efficacité éthique » et existentielle après tant de catastrophes économiques, sociales, politiques, voire biologiques dans lesquelles les hommes se sont laissés entraîner et qui auraient pu être évitées. Cela ne sonne-t-il pas familièrement à nos oreilles ? Mais Fondane se devait de reconnaître que la poésie, « désarmée, désaimantée... doute de ses pouvoirs⁷ ». « Le poète – écrivait-il – est devenu le théâtre de luttes intestines si graves, il s'est prodigieusement maintenu grâce à des efforts si tendus, si inhumains, qu'il touche presque à la folie », mais, en même temps, il se doit de « ne pas désespérer, de persévérer, de croire en la mystérieuse vertu de la poésie, à la vertu existentielle qu'elle supporte⁸ ». Quel poète d'aujourd'hui ne se reconnaîtrait pas dans ces paroles fiévreuses, peureux comme nous sommes devenus devant l'agressivité d'une civilisation technique apparemment toute-puissante, d'une culture de masse pour le moment étouffante, et surtout d'une mentalité matérialiste, bornée, accablante ?

Lire Fondane, poète-philosophe et poète-guerrier, fait toujours du bien, car son verbe terriblement vivant, prophétique et humain à la fois, ressuscite en tous ceux qui le lisent le courage de s'opposer, individuellement et discrètement, à une évolution apparemment inéluctable, il leur donne la force de demander, d'exiger même « la révision des valeurs et un retour au spirituel⁹ ». Pour nous, pour moi, la lecture de Fondane constitue un « rappel (tourmenté et ardent) à notre mission », un exercice d'élection pour se raffermir et se reconforter dans notre rôle obscur mais obligé, à savoir la préservation et le développement d'une « fonction mentale engagée dans une expérience où le réel est senti comme vivant

et le vivant comme un réservoir du surnaturel », dans le métabolisme psychique de l'homme contemporain. D'où le « caractère sacré¹⁰ » de la poésie, comme osait dire Fondane, qui devrait pousser les poètes à assumer une condition de « guerriers de l'ineffable », ce qui n'est pas toujours confortable. « Sacré » car lié à l'évolution possible d'un humain qui n'est pas encore accompli, qui n'est pas encore assez et vraiment humain.

Fondane, je suis ton disciple !

1. Une première version de ce texte fut présentée au colloque « Le dialogue de Benjamin Fondane avec les écrivains, intellectuels et artistes d'Europe de l'Est », INALCO, Paris, février 2005.

2. « Mots sauvages », *Le Mal des fantômes*, Paris, Paris-Méditerranée / Toulouse, L'Ether vague-Patrice Thierry, 1996, p. 23.

3. Jules de Gaultier, cité par Fondane dans *Faux traité d'esthétique*, Paris, Paris-Méditerranée, 1998, p. 34.

4. *Faux traité d'esthétique*, op. cit., p.33.

5. *Ibidem*, p.36.

6. *Ibidem*.

7. *Ibidem*.

8. *Ibidem*, pp.31-32.

9. *Europe*, mars 1998, n° 827, p.122.

10. « Postface à l'Exode », *Le Mal des fantômes*, Paris, Paris-Méditerranée, L'Ether vague-Patrice Thierry, 1996, p.323.

Magda Carneci, historienne d'art et poète, fut lectrice invitée à l'INALCO, Paris, puis directrice de l'Institut culturel roumain de Paris entre 2006 et 2010. Intéressée par la relation entre poésie et arts visuels, elle est à présent rédactrice-en-chef de la revue ARTA de Bucarest et présidente du PEN Club roumain.

Le forfait de vivre du poète Benjamin Fondane

Patrice Beray

Il est des œuvres, des voix, qui ont un pouvoir d'effraction sur nous. Comme si, à la façon de l'illustre Fantômas, un impérieux désir nous mettait soudain en demeure de commettre le « forfait de vivre ». C'est exactement cela que l'on peut ressentir quand on lit Benjamin Fondane, le poète du *Mal des fantômes*. Parce que la vie n'est pas une fiction dans cet art, on s'y sent puissamment interpellé. Ultime hallucination perceptive peut-être, comme des marins perdus s'écrient « Terre ! » Hallucination ou pas, il est toujours bon d'aller y voir, nous dit le poète...

La poésie de Fondane nous surprend d'autant plus que cette œuvre vient de loin, du moins pour les lecteurs de langue française. D'abord, concrètement : elle vient, selon les mots mêmes de Fondane, de cet « autre extrême de la civilisation » qu'est la Roumanie des premières décennies du xx^e siècle. Et elle ira de loin en loin, suivant les sillons d'une humanité migratoire que le poète chérissait comme un Nouveau Monde.

C'est en effet à une humanité sans attaches que Fondane se voue, saisie dans le moment de son exode, sur les routes, une humanité qui n'a pas de lieu, de pays, qui est de tous les lieux, de tous les pays, une humanité qu'il accompagne sans complaisance aucune, et même avec toute la dérision d'un fort sentiment de la vie. Et précisément c'est cette idée-là, grossie de la vie, d'une humanité forcément indéfinie, utopique, faite de tant

d'autres « seuls », qui va être méthodiquement et rationnellement exterminée, sur le sillon que creuse l'anti-poème à tous égards qu'écrit alors l'Histoire, sur la « ligne rouge », horrifique du xx^e siècle, comme l'a parfaitement compris toute une génération de poètes de l'après-guerre (Celan, en premier lieu).

Aussi, ce livre de poèmes, *Le Mal des fantômes*, disponible aujourd'hui en poche aux éditions Verdier, vient-il, revient-il de loin dans sa genèse éditoriale. Car Fondane n'a jamais vu de son vivant ce volume regroupant ses poésies complètes en langue française : et pour cause, il n'a pu exprimer ses derniers souhaits la concernant que du camp de Drancy où il était enfermé, après avoir été dénoncé comme juif. Pis encore, de son vivant, seuls deux des cinq livres de poèmes qui composent *Le Mal des fantômes* ont été édités. Ajoutons que l'un d'eux, et non des moindres, Ulysse, a considérablement été remanié par le poète jusqu'au jour de son arrestation par la police de Vichy. Et ce n'est donc qu'en 1980 qu'une première édition de ses poèmes, tels qu'il souhaitait qu'ils fussent édités, a vu le jour. C'est cette première édition qui est aujourd'hui amendée, affinée dans le sens des *desiderata* du poète.

À ce simple énoncé, succinct, factuel, de l'histoire d'un livre de poèmes, on voit bien comme, d'emblée, avec l'œuvre poétique de Fondane, on est plongé, à tout le moins, dans un puits artésien d'une profondeur inédite. Et

elle commence là, l'expérience du gouffre, avec Fondane, ceinte de toute la réalité de sa propre existence. Car c'est à ce puits artésien, pour le coup réel, historiquement révélé, qu'il faut ressourcer le temps du poème, ce temps dont le poème repousse sans cesse les limites jusqu'à atteindre la « trouvaille », comme l'a indiqué Fondane à propos d'Apollinaire.

Ce qui peut paraître le plus étonnant, c'est que Fondane avait lui-même annoncé que l'on ne découvrirait sa poésie que « vers 1980 » (ce sont ses mots), soit trois ou quatre décennies après sa mort. Il ne faut pas voir là seulement quelque prédiction toute personnelle, mais plutôt la marque d'une grande perspicacité. En plus du poète qu'il est, Fondane est en effet un formidable observateur critique de la poésie en langue française. Ainsi son œuvre poétique s'accompagne-t-elle constamment d'un mouvement critique, car Fondane lie toujours la création et la réflexion, mais d'une manière singulière en ceci que, comme il le dit, il ne s'isole jamais par la pensée de son poème. Ses essais les plus connus, Rimbaud le Voyou et Faux Traité d'esthétique, sont une défense du poète, de la fonction de la poésie. Fondane y fustige ses contemporains : penseurs et... poètes qu'il soupçonne de céder aux injonctions de l'esthétique, de la philosophie de l'art. Car pour Fondane ces poètes préfèrent « à la liberté sans conditions, qui s'ignore, [...] l'esclavage doré du connaître ».

De même est exemplaire ce renversement qu'opère Fondane de la fameuse théorie de Jean Paulhan. On le sait, Paulhan arguait d'une terreur dans le langage, visant par ces termes le langage poétique des surréalistes. Thèse d'une terreur dans le langage à laquelle Fondane oppose une terreur dans les idées, se plaçant plus que jamais du côté des poètes, du poème. Disant cela, Fondane souligne comme lui importe cette confiance trouvée dans le langage, le rythme du poème, qui est

pour lui « une pensée chantée irréductible aux lois de la raison ».

Le poète Fondane n'a d'autre objet que ce qui de la vie, dans le temps présent, risque de se perdre et qui, pour de vrai, va se perdre avec lui. Tant il est vrai qu'en chaque être et chaque poète particulier, c'est toujours « le monde d'une voix » qui paraît et disparaît, comme a pu l'écrire le poète Armand Robin.

Mais cette « défaite », programmée pour ainsi dire, devant l'Histoire n'est pas avec Fondane « sans avenir » comme pour Rimbaud, parce que le poète trouve toujours à affermir son écriture de cette vie même du langage, qui est notre legs d'inconnu, à opposer à tous les connus, à toutes les catastrophes annoncées, personnelles, collectives.

On ne répare rien de l'histoire passée. Et cela vaut pour les « petites » histoires comme pour la grande. Mais on peut tout attendre de leur réinvention continuelle, en laissant l'arbre de vie cher à Fondane nous traverser « de part en part ». Lire Fondane aujourd'hui, c'est lui faire cette promesse qui contient notre plus grand, notre unique forfait : celui de vivre dans une humanité dont les valeurs doivent être continuellement réinventées.

*[...] Et puis CE FUT UN SOIR
l'Histoire s'arrêta de couler
dans une ruelle sombre
des hommes avancèrent vers moi, ils étaient beaux
ils me parlaient dans une langue
inconnue — et pourtant aussitôt oubliée...*

P.-S. Une première version de ce texte (ici largement remanié) est parue sur mon blog à *Mediapart* en mars 2008.

Patrice Beray, actuellement journaliste à *Mediapart*, Patrice Beray est membre d'un groupe de recherche en poésie (Polart, Paris VIII). Auteur de livres de poèmes et d'études littéraires, il a notamment publié *Benjamin Fondane, au temps du poème* (éd. Verdier, 2006).

POÈMES

Alima MADINA

Ces routes interdites

Que d'obstacles dans ma vie !
Des bouquets d'épines scintillants
Apparaissent inexorablement
Le long de toutes mes routes

Toutes les ruelles que j'empruntais
Suscitaient en moi des inquiétudes
Des épines pouvant déchiqueter mes pieds
Ne quittaient jamais mes talons

Et l'irréparable me surprenait
Quand les étoiles disparaissaient
Alors qu'aucune prière ne me dévoilait
Pourquoi ces dés m'étaient destinés

Quelle tâche ardue !
Ayant comme tout humain
Cru qu'au bout du sacrifice
Des roses inonderaient mes pieds...

Ces épines qui perturbent une vie
Ont complètement faussé la mienne
Les plus belles années de ma jeunesse
Sont restées dans ces précipices

Originaire du Congo Brazzaville, **Alima Madina** est professeure de philosophie à l'École Militaire Préparatoire Général-Leclerc. On lui doit *Splendeur cachée*, recueil de poésie publié en 2013 chez l'Harmattan-Congo et *La Voix de la femme qui espère*, nouvelle parue en 2014 chez le même éditeur.

E-mail : alimamadina3@gmail.com

Harris KASONGO

Venez Frères

Dans le creux de ma main
Gémissant des sentiers indolents
Où circulent tendrement sang
Or, cire et nuage

Les temps maussades grelottent
Mes bras colorés donnent un manteau
Aux vies squelettiques, à ces joies effrénées
Mélodies frénétiques des hosties

Au fond de mon cœur brouillard
Le vent a dissipé la nuit de mes rêves
La lumière a jailli embonpoint
Drapeau blanc qui flotte seigneur.

L'enfer, ce n'est pas les autres
Les autres ce sont des Frères
Muets ou aveugles
De l'Afrique ou de l'Europe
De l'Amérique et de Partout
Venez rendre mes yeux heureux
Tous, vous qui cachez votre nudité
Sous les laves du monde
Venez la pâque approche
Vos noms sont inscrits
Dans la mémoire du Très-Haut
Venez je vous salue
Vous êtes mes frères.

Harris Kasongo est un écrivain-poète résidant à Kinshasa. Son écriture est tournée vers l'épanouissement de l'Humanité. Il est le fondateur de l'asbl Le révolté de la Plume.

Contact : hymnedespoir@yahoo.fr

Matthieu AMBOKO BEBETU

Secrets d'un bonheur

SOLO,

Je n'aime pas la crasse

J'aime la classe

Je n'aime pas la nonchalance

J'aime l'excellence

Je n'aime pas les ordures

J'aime des fleurs qui durent

Je n'aime pas des sophistes

J'aime des graphistes

SOLO,

Je te dis que je n'aime pas des dribbleurs en football

J'aime des marqueurs de buts en football

Je n'aime pas des mascarades

J'aime de bons camarades

Je n'aime pas la filature

J'aime la droiture

SOLO

Écoute-moi, regarde-moi dans les yeux

Je répète que je n'aime pas la socialité

J'aime la sociabilité et la simplicité puisque je naquis dans la nuit de Vendredi-à-Samedi

Je n'aime pas le blanc, absence de couleur

J'aime le noir, couleur vraie couleur

Couleur authentique

Je n'aime pas des photocopies

J'aime des originaux

SOLO,

T'as compris ?

J'aime ce qui est naturel

Depuis le lait maternel jusqu'au sommeil éternel

J'aime Camus, l'Humaniste

J'l'aime. J'l'admire. J'l'adore puisqu'il éclaire mes voies du bien-être

Mais je ne suis pas Existentialiste

Surtout pas à la Sartre. Voilà le chemin de mon bonheur, Solo ! (À suivre)

ABEMA (acronyme de AMBOKO BEBETU Matthieu) est agrégé en Pédagogie appliquée, option français. Soixante-trois ans révolus, il est auteur de plusieurs articles scientifiques et d'un recueil de 30 poèmes intitulé *Dialogues sincères, parole contemporaine*, d'où est extrait le poème. Sujet de recherche : « Le phénomène Enfants dans les œuvres de J.M.G. Le Clezio ». Ce poète introduit dans son œuvre une nouvelle technique, celle de la sous-conversation ou du dialogue simulé. ABEMA réside à Bunia, Province de l'Ituri.

Contact : matthabe2@gmail.com

POÈMES

Gilbert KIKOMA MUTAMBILA

L'Artisan d'amour

Univers, écoutez l'histoire de Gilbert,
Qui aurait depuis longtemps souffert,
Dans un grand et vaste désert,
Malgré les consolations de Norbert.

Revenir à mon cœur abattu et brisé,
À cause de cet amour presque raté,
Car mon discours semble négligé
Par cette fille que j'ai fort aimée.

Sûrement j'ai besoin de ton amour,
Qui ne pourrait point entraver tes cours,
Mais tu te comporte comme un vautour
Croyant que tu ne finirais pas ton parcours ?

Uniquement pour toi je mets ma passion
À la pause ou encore à la récréation
Pour bien réussir cette noble mission
Accompagnée de mes solides décisions.

Lumière de mon cœur c'est toi,
Ainsi tu dois venir à moi
Pour écouter mes poèmes courtois
Sans que je n'utilise la langue de bois.

Gilbert KIKOMA MUTAMBILA, né à Kilembwe le 12 Juin 1992, une localité située dans le Territoire de FIZI au SUD-KIVU. Diplômé d'État depuis 2012 en section littéraire, option latin-philosophie au Collège MWANGAZA à Kalemie. Actuellement professeur de Français et de Culture au Complexe Scolaire LA VÉRITÉ et journaliste collaborateur à la Radio francophone des Grands Lacs à Kalemie.

NOUVELLE

Sami TCHAK

Vous avez l'heure ?

Oui, Monsieur, c'est quoi la vie, oui, c'est quoi ? Je vous le demande, c'est moi qui vous le demande. Les pigeons picorent, ils viennent dans nos pattes, ils picorent, eh ben, je dis qu'ils picorent, eux ! Mais à vous, je demande. C'est quoi la vie ? Je vous parle du fond des entailles que mon parcours m'a laissées dans la chair, en dedans de moi. Vous semblez gêné, mais si seulement vous pouviez avoir une petite idée de qui je suis, moi assis sur ce banc près de vous, vous auriez tout de suite saisi le sens de ma question. Je vous lis en dedans de vous, mais je vous reste totalement opaque. Je vous lis puisque je sais ce qu'il y a d'essentiel en vous, en dedans de vous, je le sais. Nous voilà, enfin assis l'un près de l'autre, nous voilà enfin réunis pour dissiper l'ombre. Et moi je vous dis, vous, allant sur vos quatre-vingts ans, moi de dix ans plus jeune, je vous dis, c'est sans doute le moment de nous causer, de nous entendre réellement, même de nous comprendre. Vous savez pourquoi c'est le moment ? Parce que pour vous comme pour moi la vie n'a plus d'enjeux. Il n'y a que ces moments-là, la prime enfance, quand on n'a pas encore la moindre conscience des enjeux de la vie, et le grand âge, quand on n'a plus à se soucier des enjeux de la vie, oui, à ces moments-là, vous savez, on se comprend, par-delà les colorations, on se comprend. Pourquoi l'heure ?

Pourquoi vous me demandez si j'ai l'heure ? Vous avez l'heure ? Pourquoi cette question, hein ? Le pigeon picore, vous pensez qu'il saisit ce que je dis ? Il entend, il penche même la tête, sa façon à lui de tendre l'oreille, mais est-ce que les pigeons comprennent le langage des humains ? Ne répondez pas, vous n'en savez foutre rien, ne répondez pas, car laissez-moi vous dire qu'à notre âge, on n'a plus à faire semblant, ce qu'on ne sait, on ne le sait pas, on se tait, on ne dit pas de conneries, vous comprenez ce que je veux dire ? Il picore, il nous entend, le reste, qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Excusez-moi de me permettre de vous parler ainsi, alors la question, c'est moi qui vous l'ai posée, je tente de vous faire comprendre que tout ce que je suis en train de vous dire, ce ne sont que des paroles pour préparer la parole, et comme vous ne semblez pas du tout vous faire une petite idée de qui je peux bien être, j'avoue que je ne sais pas comment introduire ça, les choses ne marchent pas comme je l'avais prévu, et même si, à mon âge, je n'ai plus rien à perdre, qu'il me faut juste dire, le dire, j'avoue que je... Vous n'êtes pas amnésique ? Vous n'êtes pas devenu amnésique ? Oui, Monsieur Dou-dou Fall, je vous connais, mais, écoutez, ne faites pas semblant d'ignorer qui vous parle, même à votre âge, on devrait pouvoir posséder l'énergie nécessaire pour hurler. Hurlez,

NOUVELLE

Monsieur Fall, hurlez ! Hurlez, mais hurlez pour me libérer, je vous prie de hurler, Monsieur Fall ! Ne me dites pas que... Non, non, non, ne me dites pas... Je vous pue au nez, je vous prends au nez... Mais, remarquez, à notre âge, nous puons la même chose, la mort, c'est tout ce qui compte, Monsieur Fall, c'est tout. Vous voyez bien que je sais qui vous êtes. Ma peau à moi, avec les traces des coups reçus, ma peau à moi, tachetée, écoutez, est-ce que je suis encore à vos yeux cette couleur de ... Écoutez, cela n'a plus la moindre importance. Je me souviens de mon père, Bernard Brioché, je me rappelle ses propos, Gilles, il me disait cela alors que j'avais, quoi ? onze ans. Non, treize, je crois, mais cela n'a plus la moindre importance, il me disait donc, le Bernard, Gilles, c'est au nez que je ne les supporte pas, au nez, je ne crois pas qu'ils puent, mais ils me puent à moi, voilà la vérité, et il ajoutait, le Bernard, J'ai quand même le droit de ne pas aimer certaines personnes sans que j'aie à me justifier, non merde ? Juliette, ma mère, elle, comment savoir ce qu'elle pensait réellement de tout ça ? Elle se contentait, dans notre épicerie familiale, petite épicerie, elle se contentait de dire à toute personne de votre race à la recherche d'un job, Retourne au soleil, la misère est moins profonde là-bas. Elle le disait avec une telle sincérité que je ne pouvais pas savoir. Et même quand il avait fallu que nous nous laissions acheter par un Arabe et que moi je vienne à Paris me faire des ailes de béton, Juliette n'avait eu aucune attitude qui m'eût permis de... Mais écoutez, quand je dis nous laisser acheter, je veux dire vendre notre épicerie, parce qu'on n'en pouvait plus et que,

de toutes les façons, les petites épiceries, c'est le monopole des Arabes ! Je n'ai rien contre le monopole des Arabes, je dis que c'est comme ça. Avant, ça me disait quelque chose, mais depuis ce jour où j'avais... depuis ce jour, c'est fini, purgé, oui, entièrement purgé de cette boue au fond de moi, sauf que ce qui est fait est fait. Vous ne pigez toujours pas ? Je ne suis pas en train de causer à un vieux sourd ? Vous entendez quand même, non ? Je hurle parce que je sais qu'à notre âge, les oreilles, ce n'est pas ce qu'on possède de plus coopératif, ho ! Vous m'entendez, je sais. Doudou Fall, Sénégal, parce que je connais un peu, Sénégal. Quoi ? Pourquoi vous vous raclez la gorge ? La glaire ? Si c'est la glaire, foutez-la dans nos pattes ! Les gens qui ont toute l'énergie ne se refusent pas de nous pisser dessus dans tous les coins de Paris, ce n'est pas à un vieux comme vous qu'on refuserait le droit de cracher sa glaire près du banc où il est assis ! Ou vous faites ça pour m'empêcher de parler ? OK ! Un problème de santé, je crois comprendre ! De toutes les façons, à nos âges, la santé, vous savez, ce n'est pas le meilleur trésor qu'on peut exhiber, la santé ! Mais pourquoi me demandez si j'ai l'heure ? Pourquoi ? Vous ne dites pas que ça, Vous avez l'heure ? Pourquoi ? Je vous disais donc que nous avions revendu notre épicerie à un Arabe, ma mère était restée égale à elle-même, mais mon père, lui, est-ce que vous savez ce qu'il avait, lui ? Il m'avait dit un jour, Gilles, je vais lui foutre le feu à ce Djamel ou Smaïn ou Faudel, qui m'a racheté, je vais lui foutre le feu. N'allez pas du tout croire qu'il avait foutu le feu à l'épicerie de l'Arabe, non, il s'était plutôt grillé la cervelle avec un fusil

de chasse, c'était un mercredi en pleine nuit, il venait d'avoir cinquante-trois ans et moi, juste vingt. Vous savez, le problème, le vrai, c'est cette mémoire d'éléphant que les peaux ont, mais oui ! Regardez-moi ça ! La mienne de peau, tous les soleils du monde lui ont donné un baiser de feu et vérifiez par vous-même le résultat. Les soleils et l'âge me l'ont bousillée, ma peau, mais je sais qu'elle mourra avec sa mémoire raide, la mémoire d'une peau aux mille victoires. Dites-moi, vous, votre peau, dites-moi sincèrement, elle vous fait mal, dites-moi ? Je sais que votre femme est morte l'année passée, je le sais, je sais que vous aviez ramené, vous-même, son corps chez vous là-bas. Je sais tout sur vous, vous savez, je ne suis venu m'asseoir près de vous par hasard, et je n'ai pas eu besoin de vous pour savoir que vous êtes Doudou Fall, je sais tout. Tout ce que je dis, cela ne vous met pas sur la piste ? La piste des douleurs inconsolables. La douleur ne se tait jamais, ne me dites pas qu'elle s'est tue en vous, ce n'est pas possible. Bon, je vois que vous ne... Ah, oui, ma peau, si elle pouvait parler, vous dire... Oui... J'ai couru les pistes du monde avant de me faire un nid dans votre pays, au Sénégal, oui, me fabriquant une identité, oui, j'ai bossé, j'ai donné de ma chair et de mon sang, de ma sueur et de mes tripes, dans des villages, j'étais présent pour creuser un puits, refaire une route, un pont, aider une gamine qui se mourait, écouter un berger raconter ses histoires d'amour avec les étoiles, regarder... Pas de l'humanitaire, mais la recherche d'une tranquillité, me racheter, je vous dis, me racheter, j'ai voulu me racheter, mais ça n'a pas marché, ça n'a pas marché, ça ne peut pas marcher comme ça. Je crois que vous savez qui je suis, je le pense, mais ce n'est pas possible que vous sachiez qui je suis, non, si

vous l'aviez su... Comment voulez-vous que ça marche, hein ? Cinq ans, oui, ça fait cinq ans que je suis revenu en France, cinq ans que je marche à votre ombre, que votre peau projette dans mon cœur son ombre de tristesse, de souffrance. Cinq ans que je revois les mêmes réalités mais avec des yeux qui ont eu le temps d'apprendre. Mais laissez tomber cette histoire d'heure ! Qu'avez-vous à foutre avec l'heure à votre âge ? Laissez tomber ! Que je revois avec des yeux qui ont appris, qui ont emmagasiné et je... Oui, je... Vous, par exemple, vous, quand vous étiez, vous, oui, à l'Unesco, oui, même si vous viviez ici, vous y vivez toujours, je veux dire dans un beau quartier de Paris où il y a très peu de... oui, vous y alliez, à vos fêtes, baptêmes, vous y alliez pour fondre dedans, dans votre communauté, vous y alliez ! Et quand le malheur vous avait frappé... vous voyez que je sais tout ça, ils venaient, les vôtres, nuit et jour, pendant des mois, ils venaient vous apportez un peu de leur cœur et repartaient avec un peu de votre douleur. Ils vous interdisaient de pleurer, de vous laisser aller. Aujourd'hui, je vous jure que je comprends pourquoi vous aviez besoin de l'îlot des vôtres, je comprends. Je comprends parce que je sais maintenant ce que signifie être libre en tant qu'individu, je sais ce que signifie se retrouver en face de soi-même pour sommer la vie de dire son sens. C'est quoi la vie ? Et des gamines de moins de quinze ans en ont déjà tant fait le tour qu'elles sautent du haut des tours, suicide, pour dire La vie ne vaut pas la peine. Je comprends pourquoi vous avez besoin d'être ensemble, pour que des miettes des vies fassent sens et vous maintiennent debout même dans la merde, n'est-ce pas ? Pourquoi ne dites-vous rien d'autre que Vous avez l'heure ? Laissez l'heure se reposer, Mon-

NOUVELLE

sieur Fall ! Je comprends aujourd'hui et je... Ensemble, les uns avec les autres, dans l'odeur, la puanteur même, de... Laissez tomber l'heure ! Un vieux m'a dit un jour, sous d'autres cieus, Au dortoir des animaux, les moutons sont entre eux, les chèvres aussi, les poules entre elles, mais tous regardent vers l'herbe verte ou le grain, ils sont liés par leur ventre. J'avais dit Les humains ne sont pas que le ventre. Alors, lui, il m'avait dit Je vais vous démontrer que vous avez tort. Nous étions dans un village du Sahel rôti de soleil depuis des mois et les jeunes garçons arrivés de France pour faire l'expérience de l'Afrique comme ils le disaient, eux bien assis sur les géants chevaux de leur peau, peau sœur de la mienne, ces jeunes-là, ils s'étaient associés à un groupe de jeunes du village, associés pour creuser des puits. Au bout de quelques heures, l'homme me dit Regardez-les maintenant ! Que voyez-vous, dites-moi ? Je voyais des jeunes épuisés, qui avaient soif et faim, et dans leurs yeux il n'y avait qu'une chose, cette chose raide comme un bois sec : le désir de délivrer leur corps de la torture de la faim et de la soif. L'homme me dit C'est à ce niveau qu'il faut chercher l'Homme. J'avais bien compris ce qu'il voulait m'expliquer, mais nous ne serons jamais les moutons et les chèvres. Je lui dis Le problème vient de la mémoire de la peau : la mienne n'oublie pas ses victoires, la vôtre n'oublie pas ses humiliations. Dans le même enclos, la mienne aura du mal à descendre de son piédestal. Et quand en plus vous avez le malheur d'attendre de la mienne bien de réponses à votre survie, avouez que vous êtes en une très mauvais posture. Je crois que tout vient de là, les

peaux se souviennent et ce dont elles se souviennent, ce ne sont pas des fables, mais des faits vieux et récents, quantifiables. Le monde a l'orientation unique d'une peau, les autres la suivent et la vôtre suit, elle particulièrement, à genoux. Avant mon expérience du monde, j'avais compris une chose : partout dans le monde, il y a des peaux qu'on n'arrive pas à voir autrement que comme des mendiants de survie. Qu'on les déteste ou pas... Mais laissez tomber l'heure, je vous cause sérieusement, laissez tomber l'heure, regardez cette Chinoise, regardez cette Chinoise qui... Elle n'est pas belle et... Mais il me semble que je ne pourrais pas... Ou une japonaise ! Des peaux qui me tiennent tête, qui osent regarder la mienne droit dans les yeux, qui ne baissent pas le visage, qui me narguent avec leur bridure, oui, leur bridure, oui ! J'ai compris, avec mon expérience du monde, que la peau a la couleur de son pays. Chacun vaut ce qu'il représente. Et à ce niveau, oui, vous... rien, hélas, hélas, hélas ! Je délire, n'est-ce pas, je délire, hein ? Je dis C'est difficile d'exiger d'une peau bien montée qu'elle baisse son privilège d'un cran pour faire un peu de place en hauteur à la peau qu'elle-même a apprivoisée dans la haine, souvent dans la haine. Moi, oui, je détestais les... J'étais très... Oui, je vous le dis, je... Mais j'ai fait l'expérience du monde et ce n'est plus... Monsieur Fall, vous est-il arrivé, même une seule fois, de rêver à un monde où les objectivement plus forts renonceraient à leur privilège pour... J'ai parcouru le monde et je peux vous dire que... Les pigeons picorent, qu'ils picorent, ces pigeons ! Je vais vous dire, je vais vous dire, Monsieur Fall, je vais vous

dire, Ce n'était pas... Le hasard, j'avais, je l'avais, la décision, prise, et le hasard... Oui, sur elle, allez, je suis revenu pour vous livrer mes restes, tenez, oui, tenez, cette robe rouge, tenez, la robe rouge, sa robe, n'est-ce pas, avec son petit nom, Nadia Fall, elle avait six ans, oui, oui, Monsieur Fall, c'est moi, j'ai quitté le pays après l'acte, un anonyme qui le pays, oui, qui... Monsieur Fall, c'est moi qui ai tué votre fille Nadia, le dossier classé c'est moi. C'est tout ce que vous avez à dire, me demander si j'ai l'heure ? Ce n'est pas possible, ce n'est tout simplement pas possible ! Je vous donne, trente ans après le crime, les preuves irréfutables de ma... Et c'est tout ce que vous trouvez à dire, Vous avez l'heure ? Pourquoi ne hurlez-vous pas ? Pourquoi restez-vous là à regarder cette robe, celle qu'elle portait, la robe rouge, le jour de sa disparition, pourquoi ? C'est vraiment tout ce que vous avez à dire, Vous avez l'heure ? Écoutez, je suis si las de tout ça ! Si las de tout ça alors que... Monsieur Fall, dites-moi ce que je dois faire ! La police, me livrer à la police, trente ans après l'acte, c'est prescrit, et de toutes les façons, pourquoi à la police ? Je me livre à vous, Monsieur Fall, à vous. Je ne vous demande pas de me pardonner, je me livre juste pour me délivrer de... L'heure, pourquoi insistez-vous sur l'heure ? Pourquoi me demandez-vous l'heure ? Je suis si las de tout ça ! Mais hurlez ! Hurlez votre... Je ne lui avais fait aucun mal, aucun, aucune cochonnerie, aucune, je l'avais juste... avec le couteau, parce qu'elle avait cette peau-là qui ne me revenait pas, juste ça, en pensant ainsi donner du sang à boire à ma haine, j'ignorais qu'avec cet acte j'égorgeais en fait ma vie à moi. C'est quoi la vie ? J'ai parcouru le monde pour tenter de donner aux autres le meilleur de moi-même en me disant Je paie ma dette, mais je

ne l'ai pas payée. Si j'ai l'heure ? Je suis si las de tout ça, Monsieur Fall, je suis si las de tout ça, pourquoi ne hurlez-vous pas ? L'heure, l'heure de quoi, Monsieur Fall ? Je sais, l'heure, c'est moi qui en ai besoin, l'heure, j'ai mon heure, bientôt elle sonnera... Je suis si las de tout ça, moi, si las de tout ça. Monsieur Fall, vous me demandez si j'ai l'heure ? J'ignore de quelle heure vous parlez, mais moi j'ai mon heure, dans ce sac tout y est pour mon heure, vous allez voir et comprendre, je me condamne à la peine... qu'on a abolie ici par la faute de Bad..., moi je me l'applique, mon heure à moi, oui, je l'ai, Monsieur Fall, mon heure à moi, et, justement, elle vient de sonn...

La détonation effraya les pigeons qui s'envolèrent et Monsieur Fall bâilla, d'un bâillement qui ne le remit pas au monde d'où il s'était avorté depuis trente ans, depuis ce jour où il ne savait plus que demander Vous avez l'heure ? l'heure étant pour lui cette heure précise où Nadia revenait à la maison après la fermeture des portes de l'école près de chez elle, l'heure, la sienne, fossilisée sur le cadran d'une mémoire aux aiguilles anéanties. Vous avez l'heure ? Comme si le cadavre pouvait lui répondre à la place du vivant qui, quelques minutes plus tôt, l'habitait encore. Vous avez l'heure ? Et toutes ces personnes qui continuaient d'arriver, aimantées par une vie qui venait de se conjuguer au passé, qui maintenant baignait là dans son propre magma rouge, le dos tourné aux flammes d'une conscience portée pendant trente ans comme la plus sévère des peines qui s'est infligée à un humain. Vous avez l'heure ? Qu'est-ce qui s'est passé, Monsieur ? Vous avez l'heure ? Les pigeons reviendront, parce que les pigeons sont toujours revenus à cette

NOUVELLE

place de Paris si généreuse de bouts de pain et même de grains. Ils reviendront, les pigeons, ils reviendront à n'importe quelle heure, eux.

Sami Tchak, pseudonyme de Sadamba TCHAKOURA, écrivain, est né à Bowunda (Togo) en 1960. Après une licence de philosophie dans son pays et trois ans d'enseignement dans un lycée, il s'installe en France en 1986 où il obtient un doctorat de sociologie soutenue en 1993 à La Sorbonne. Il est l'auteur de plusieurs essais et romans dont *Hermina* (2003, Gallimard), *La Fête des masques* (2004, Gallimard), *Le Paradis des Chiots* (2006, Mercure de France), *Filles de Mexico* (2008, Mercure de France). *Al Capone le Malien*, (2011, Mercure de France) se passe en Guinée,

au Mali et surtout au Cameroun. En 2013, il a publié, aux éditions ODEM de Libreville (Gabon), *L'Ethnologue et le Sage*, un roman dont l'action se passe dans un village du Togo. Son dernier livre, *La Couleur de l'écrivain*, mélange de réflexions, de nouvelles et de récits de voyage autour du thème de l'écriture, est sorti en 2014 aux éditions La Cheminante.

L'auteur a obtenu le Grand Prix littéraire d'Afrique noire pour son roman *La Fête des masques*, le prix William Sassine pour sa nouvelle « Vous avez l'heure ? », le prix Kourouma pour son roman *Le Paradis des chiots*, et le prix Ahmed Baba pour *L'Ethnologue et le Sage*. Outre d'autres romans, dont *Place des Fêtes* et *Hermina* (Gallimard, 2001 et 2003), *Femme infidèle* (NEA, 1988), il a publié des essais aux Éditions l'Harmattan, notamment *La Sexualité féminine en Afrique*, 1999 et *Formation d'une élite paysanne au Burkina Faso*, 1995.

POÈMES

Yolande ELEBE Ma NDEMBO

La Plume

Elle est une confidente opportune
Un exutoire de fortune
Miroir troublant en demi-lune
Thérapeute souvent nocturne
Elle est une compagne aimante
Fidèle amie de tous les temps
Elle exprime, elle comprend
Ce que l'on ressent, nos sentiments

Lorsque se révèle parfaite symbiose
Entre l'âme, l'esprit et la prose
C'est purement l'apothéose
La plume se découvre virtuose

L'esprit s'habille d'édifiantes réflexions
Portant en elles, toutes nos convictions
Les tripes s'arment de fougues, de passion
La feuille blanche est en plein floraison

Des mots couchés selon les joies, les pleurs
Diffusant la révolte ou la quiétude de
l'auteur
Besoin d'accoucher de lemmes révélateurs
Devoir de muer en beauté, la laideur

Les pensées s'envolent
Les émotions s'étiolent
La plume les fige dans le temps
Captant éternellement l'instant

Elle fait don de l'éternité à l'éphémère
Lui offrant la noblesse pérenne
Elle nous parle, elle nous interpelle
Elle se veut volubile et belle

Prends ton stylo quand tu es heureux
Saisis ta plume quand tu es malheureux
Accroche-toi à elle quand tu es fiévreux
Fou de douleur ou simplement amoureux

L'encre de nos vies ne pourrait stagner
Ce serait dommage de la laisser sécher
Usons de notre sépia afin de laisser
De magnifiques écrits à la postérité.

Si l'écriture m'était retirée,
Je ne lui survivrai

(Extrait du recueil *Le Bictari*)

Yolande Elebe Ma Ndembo est née en République Démocratique du Congo. Elle a passé une partie de son enfance en Belgique avant de revenir en RDC. Elle a ensuite vécu une dizaine d'années en Afrique du Sud où elle a travaillé comme journaliste à la Radiotélévision sud-africaine dans le département international - Canal Afrique. Fille de journaliste et d'écrivain, elle est depuis sa tendre enfance plongée dans le monde de la culture, spécialement celui de la littérature et de l'écriture. *Le Bictari* est son premier recueil de poèmes.

Contact : elebemandembo@gmail.com

POÈMES

Kelly MOWENDABEKA

Le Conquérant

« Au bruit de fer de mon fier destrier,
C'est force et action! Au bruit de Foudre
De mon char, il n'est que séismes!
Par la plume véloce de ma lance
Sacrée et le rocher de mon bouclier,
Le sang de braves héros à couler au champ
D'honneur, telle une Rivière de feu.
Que le sang est beau! que la Guerre est belle !
Voici, j'établis mon royaume en ces
Terres fauves, ces vastes solitudes et
Je brandis la palme de ma gloire et
Ma bannière au faite de ces monts. Les dieux
Et les Ancêtres soient avec
Moi ! Je marche, Conquérant, sur ces Terres
De Soleil et je dicte mes lois sur des peuples
Aux langues diverses et aux coutumes
Variées. Je décide souverainement.

Les princes hardis de ces grandes
Provinces ont péri sous mes coups violents !

Maitre de la pierre ! inscris ma vision
Sur les fondations à bâtir en mon honneur !
Que l'on m'accomplisse de grands travaux !
Que l'on me fasse de ces étendues arides
Une terre verte, telles mes oasis du Nil !
Philosophes, lettrés, artistes et savants...
À ma cour ! Griots ! louanges à mon nom et
À mon Empire éternel! Scribes !
Transcrivez donc mes souveraines volontés !...

Et voici qu'il est présence de ma grandeur
Et de ma puissance sur ces provinces
Subjuguées. Ma gloire est dans la
Lance! Ma force dans la Guerre ! »

Kelly Mowendabeka est né au Congo Brazzaville. Il est diplômé en droit et en lettres, et il s'intéresse à la poésie depuis plusieurs années. Ce poème fait partie d'un recueil encore inédit.

E-mail : kellymowendas@gmail.com

Jonas KAMBALE KIRIKO

Triste pour mon pays

Je suis en train d'égarer ma nourrice, mon pays et ma vie.
Victime de ta célébrité, tu restes le parage le plus envié de l'humanité
Je me déleste même de tout désir d'y vivre
Et pourtant, c'est tout mon être et ma destinée et mon éternité

Quand je t'ai vu naître de la décolonisation
Tu donnais l'espoir d'une civilisation, d'une culture et d'un peuple
Qui se disait appartenir à une nation
Aujourd'hui je suis chagriné devant le constat de victime qui te hante

Tu as été livré au désir des faux amants qui t'ont ruiné
Ils ont sucé ton lait jusqu'à détruire ta poitrine
Économie, politique, environnement et social, rien ne se crée, tout se perd et rien ne se transforme

Jonas Kambale Kiriko, né à KAYNA en territoire de Lubero au Nord-Kivu le 20 décembre 1989. Gradué en sciences de l'information et de la communication de l'Institut Supérieur Emmanuel d'Alzon de Butembo depuis 2012. Aujourd'hui journaliste-blogueur et consultant en communication.

E-mail : jonaskiriko@yahoo.fr

Fabrice LUKAMBA

Sur les rues de Beni

Beni, cette ville, je la quittais,
Je partais !
Débout, le soleil jaunet effleurait mon front même.
On dirait que j'étais ressuscité, et que seul
Je m'approchais de Dieu, là-haut dans le ciel
Le sentier qui me conduisait était calme.

Pas de bruits sur les rues en plus !
Je n'y avisais personne de plus.
Je n'entrevois que les brousses longtemps fanées,
Décrépite par les affres de la guerre !
Tout était par terre !
Le monde inexistant était né !

Quand mes yeux s'écarquillaient encore,
Je voyais les morts, résultats de la guerre.
La terre se métamorphosait
Elle prenait couleur du sang,
Sang des innocents !
Les fosses communes se creusaient.

Sur ma route, je marchais sur les crânes,
Les os des personnes !
Les squelettes avaient submergé la terre !
Affliction dans mon cœur, je sentais.
Le silence s'emparait de moi, je m'arrêtais,
Je pleurais sœurs, frères...

Fabrice Lukamba est journaliste et communicologue. Il a fait ses études secondaires à l'Institut Littéraire et Technique de Masina. À la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Kinshasa, il a étudié les sciences de l'information et de la communication en Graduat, avant d'obtenir le diplôme de Licence en communication des organisations (Communication d'entreprise).

Contact : lukambafabrice@gmail.com

HOMMAGE À...

MUDIMBE VUMBI YOKA (Valentin Yves),

Figure emblématique de la littérature congolaise engagée.

La littérature, comme le dit Sartre, est un dévoilement du monde. L'écrivain s'engage à dévoiler la face du monde pour corriger les vices des hommes. Non seulement il s'arrête au dévoilement stérile, mais aussi il prépare les jours meilleurs. À ce propos, écoutons le cri strident de Victor Hugo :

*Le poète en des heures impies
Vient préparer les jours meilleurs
Il est l'homme des utopies ;
Les pieds ici, les yeux ailleurs*

En outre, l'écrivain est celui qui, à maintes reprises, participe à la construction d'une société idéale. Il fait un projet et décrit un jour conforme aux souhaits de tous.

Le monde occidental n'est pas seul à avoir vu l'écrivain jouer une fonction prédominante ; les écrivains et les philosophes du monde entier ont joué ce grand rôle : défendre la cause du peuple. Récemment, vers le milieu du xx^e siècle, les écrivains négro-africains se sont faits porte-paroles de leur race et échos sonores de la souffrance de leur peuple. En 1939, Césaire chante :

*Ma bouche sera la bouche des malheurs
Qui n'ont point de bouches, ma voix, la liberté
De celles qui s'affaissent au cachot du désespoir.*

Césaire décide ainsi d'être la voix de son peuple opprimé. Et le malgache Thomas Rahandraha le renforce :

*Poète, tu parleras
tu parleras de ton amour
pour ceux que l'on abat
pour ceux que l'on étouffe
pour ceux que l'on torture...*

Ainsi, les écrivains incarnent-ils la conscience de leur peuple en dénonçant les maux dont souffre ce peuple, causés par la tyrannie et la dictature. MUDIMBE n'est pas écarté de la liste de ces écrivains engagés.

MUDIMBE V. Y. est né le 08 décembre 1941 à Likasi, en République Démocratique du Congo. Après des études primaires chez les Pères Bénédictins, d'abord à Likasi, puis au Séminaire de Kankanda et Mwera, il entreprend des études secondaires classiques, mais il n'ira pas plus loin que la troisième latine. De 1960 à 1961, on le retrouve à Lubumbashi où il travaille dans une usine comme ouvrier, puis au noviciat de Gihinda Mugaya au Rwanda qu'il ne tarde pas à quitter.

En 1962, il est à Kinshasa. Il se présente devant le jury central et obtient son baccalauréat. MUDIMBE s'inscrit la même année à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Kinshasa. Mais, tout en foulant les sentiers les plus abrupts du savoir, il exerce divers métiers pour

subvenir à ses besoins : de 1962 à 1963, il est plongeur dans un dancing de la capitale zairoise ; de 1963 à 1966, il enseigne dans un lycée de Kinshasa. En 1966, il obtient avec une mention grande distinction sa licence en Philosophie romane, après avoir présenté un mémoire sur les variations du genre grammatical des mots français d'origine latine.

En l'année académique 1966-1967, nommé assistant au Département de Philosophie romane, MUDIMBE Vumbi Yoka consacre le plus clair de son temps à la lecture, à l'enseignement qu'il assure et à la rédaction d'une thèse sur le sens du mot *air* en grec, en latin et en français. Entre ces activités déjà absorbantes, il trouve le temps nécessaire pour échafauder la trame de son premier roman, *Entre-les-eaux*.

Après avoir brièvement parcouru la biographie de notre écrivain, il est indispensable que nous cernions la notion de son engagement littéraire. En effet, grand amoureux de la lecture, grand professeur d'université, MUDIMBE, écrivain de talent à la rare maîtrise du français, a porté l'étendard de son pays vers les horizons lointains à travers ses nombreux écrits dont *Entre-les-eaux*, premier roman zairois à être classé sur l'échiquier international et à obtenir le Grand Prix littéraire catholique. Pour la promotion de la littérature, il a fondé l'édition Mont Noir. Il a marqué de ce fait d'une empreinte indélébile notre littérature, caractérisée par un grand vide pendant l'époque coloniale, pour des raisons diverses.

L'engagement de MUDIMBE est pluriel : engagement politique, social, économique... Une obligation de l'écrivain, considéré comme « la bouche des bouches des malheurs qui n'ont point de bouches ». Ainsi pour contribuer à l'amélioration de la condition sociale dans son pays, il dénonce la politique dictatoriale et l'impérialisme qui gagnent la République du Zaïre. La situation du pays constitue l'essentiel de ses œuvres. Les régimes totalitaires de nouveaux dirigeants africains issus des indépendances ont retenu son attention. En fait, dans *Entre-les-eaux*, Pierre Landu veut gagner le maquis pour « Travailler à rendre mon pays plus humain. Simplement humain » (p. 42). C'est dire que l'euphorie générale des Congolais le jour de l'indépendance s'est évanouie, car le pays a sombré dans le chaos (de 1960 à 1965). Après le coup d'État militaire de 1965, le régime dictatorial de Mobutu a régné : pas de liberté d'expression, les politiciens s'enrichissent au lieu de défendre l'intérêt général. Cela se reflète clairement dans *Le Bel immonde* où il nous présente un ministre dominé et obsédé par l'envie sexuelle, par le désir de la concupiscence, par l'intérêt financier, la fréquentation des fétiches...

Le regard de notre écrivain est vif sur la société zairoise (ou congolaise) dans le souci d'enrayer la politique de l'absolutisme, de l'arrivisme, du népotisme... des intérêts individuels ou d'un groupe de gens donné. Dans les deux romans, *Entre-les-eaux* et *Le Bel immonde*, la dénonciation de notre écrivain est aiguë. Toutefois, celle-ci prend la forme d'une provocation sous une ironie (comique) dans *L'Écart* quand il fait dire à Ahmed Nara :

Un peu au-dessus de Nkrumah, juste au milieu du mur, en un cadre d'argent une reproduction aux couleurs criardes du Président Fondateur du Rassemblement populaire de la Révolution, notre parti unique, actuellement au pouvoir (pp. 55-56)

Ce « notre parti unique au pouvoir » peut faire référence aux États africains nés des indépendances dont les dirigeants imposaient au peuple la notion des partis uniques ; et particulièrement au régime de la deuxième République chez nous qui refusait le multipartisme. Le combat de MUDIMBE se retrouve aussi dans ses poèmes. Dans *Déchirures*, il brise le silence hypocrite de son pays avec cette exclamation :

HOMMAGE

*Kisangani ! ils m'ont dit que c'était une
vomissure embrasant des folies fleuries [...]
que ne rencontrez-vous la féerie de cet égout
de lymphe et de sang (p. 32)*

Ce cri annonce des moments difficiles et désastreux pour son pays. Mais le voilà qui réclame le cœur d'un dieu et la tendresse d'une femme pour demeurer porte-parole :

*Passez-moi le cœur d'un dieu [...]
la faiblesse d'une femme,
pour que je ne sois
qu'un verbe
une heure éternelle (Déchirures, p. 33)*

Le projet d'un demain meilleur a laissé place aux conflits politiques qui débouchent sur les guerres, les assassinats, les enlèvements, le manque de liberté d'expression qui plongent la population dans le cauchemar. Ainsi, dans cette prière, il crie :

*Miserere !
Passez-moi donc des verbes
des verbes
pour que renaisse la paix sur la place salie
par le sang.
Ils l'ont tué
mon espoir de leurre
Ils l'ont tachée
La promesse des complies de demain... (Déchirures, p. 35)*

Il se réclame prophète et sauveur pour délivrer son peuple du désordre social :

*Passez-moi le cœur d'un dieu
la faiblesse d'une enfant
que j'apporte
aux jours à venir
des coulées d'espérance
et la fin des désastres (Déchirures, p. 40)*

Seule la dénonciation des faits politiques ne suffit pas, notre écrivain porte sa réflexion profonde sur le rôle de l'église catholique dans les sociétés africaines.

En effet, l'église est demeurée – après la colonisation – un élément important pour la prolongation de la colonisation et de l'impérialisme d'une façon implicite :

... Eux, tout en prêchant l'Évangile, apportaient également les valeurs d'un monde. Missionnaires et civilisateurs (Entre-les-eaux, p.79)

MUDIMBE considère l'église comme une entreprise qui s'est largement écartée de la mission du Christ. Par voie de conséquence, pour lui, elle a trahi l'Évangile :

– Tu vas trahir, m'avait dit mon Supérieur lorsque je lui avais fait part de mon projet.
 – Trahir qui ?
 – Le Christ.
 – Mon père, n'est-ce plutôt l'Occident que je trahis ?
 Est-ce encore une trahison ? N'ai-je pas le droit de me dissocier de ce Christianisme qui a trahi l'Évangile ?
 (Entre-les-eaux, p. 24)

Cet écartement de l'Église par rapport à l'Évangile, la dépouille de toute trace d'Amour. Pas d'Amour dans l'Église :

C'est effrayant que dans l'Église où l'on parle tant d'amour, où Dieu est Amour, il n'y ait pas une véritable théologie de l'Amour comme il n'y a pas encore la théologie de Dieu (Entre-les-eaux, p.47)

Mais il y a une maladie dont souffre notre écrivain, celle dont souffre tout intellectuel africain : le déchirement. Pierre Landu, qui incarne l'écrivain et les intellectuels africains, partagés entre deux cultures : la culture occidentale – qui les a formés – et la culture africaine, est embarrassé :

– Vraiment. Dommage que tu sois prêtre
 – Pourquoi ? Je suis militant, au même titre que les autres.
 – Tu le penses réellement ? Me perçait-il ? Pourquoi mentirais-je ? Non,
 Je suis déchiré du fait que je ne parviens pas à devenir pleinement de leurs. (Entre les eaux, p. 77)

L'issue dans laquelle s'engage MUDIMBE ne concerne pas seulement les faits politiques et sociaux, car s'il arrive que ceux-ci ne marchent pas, l'économie en souffre. Le régime totalitaire que dénonce le professeur MUDIMBE dans ses œuvres ne contribue pas au développement social, car seuls ceux qui ont le pouvoir jouissent des richesses du pays. Les dirigeants pillent leur propre pays, investissent ailleurs, envoient leurs familles à l'étranger (en Europe notamment), font étudier leurs enfants dans les meilleures universités du monde, ne s'efforcent guère de favoriser un climat de paix dans le pays et d'améliorer la qualité de l'enseignement.

En définitive, MUDIMBE a fait l'honneur du Congo. Un écrivain efficace. Mais une efficacité limitée, voire inhibée par les menaces du régime de l'époque. Donc – comme beaucoup d'autres écrivains, NGAL, NGANDU, pour ne citer ceux-là – il prend le chemin de l'exil. Cependant, nous ne cesserons jamais assez de reconnaître la grandeur de cet homme qui travaille et retravaille son écriture et son style.

Matthieu Amboko Bebetu

BIBLIOGRAPHIE :

1. Césaire, A., (1956), *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine.
2. Hugo, V. (2015), *Les Rayons et les Ombres*, Paris, F B. Editions.
3. Mudimbe, V. Y., (1971), *Déchirures*, Paris, Présence Africaine.
4. *Idem*, (1973), *Entre-les-eaux. Dieu, un prêtre, la révolution*, Paris, Présence Africaine.
5. *Idem*, (1979), *L'Écart*, Kinshasa, Éditions du Mont Noir.
6. Rahandraha, Th.,(sd), « Poète, tu parleras », in *Anthologie Poésie d'un continent* de M. Bauer et P. Dakeyo, Paris, Éd. Silex.

POÈMES

Fiston LOOMBE IWOKU,

Benoit BACHUVI

Testament

J'ai voulu faire de toi Congo
Une terre de justice
Une terre de paix
Une grande action
Au cœur de l'Afrique

Mais j'étais seul
Seul parmi les menteurs
Et les traîtres
Seul parmi les paresseux
Et les corrompus

Je ne recule pas
Je ferai de toi Congo
Un pays de justice
Un pays noble et riche

Je leur montrerai
Que tu es un pays de droit
Malgré leur duplicité
Et leur cupidité
Malgré leur mollesse
Et leur ignorance.

Benoit Bachuvi est né à Bunia (RDC). Gradué en français-latin à l'ISP/Bunia. Autres études : Philosphat à Kisangani et ISGEA (UNIC/Bunia). Chef de service, puis directeur à l'imprimerie du Diocèse de Bunia. Actuellement agent à l'ISP/Bunia.

E-mail : bachuvibenoit@gmail.com

Le coq pleure

Le coq pleure
le bruit de réveil d'oiseaux
se mêle à son traditionnel chant

Le coq pleure
après avoir entendu le son de tam-tams
et tambours annonçant le deuil à Beni

Le coq pleure
les Chantres, les Hérauts et les Bardes disparus
à travers l'homogénéité de leurs voix
ils invoquaient les divinités protectrices de la patrie

Le coq pleure
dans nos entrailles, au tréfonds de notre être
les scandales, le doute, les horreurs,
les injustices se heurtent et se tutoient sans merci

Le coq pleure
parce qu'il n'a pas fini de communier avec
l'invisible
le visible représente la terreur, le conflit,
la guerre, la faim, les injures, la tuerie, l'égo-centrisme.
Le coq s'apprête à affronter l'ouragan le plus violent : — choc de civilisation —

Fiston Loombe Iwoku est né en République démocratique du Congo. Il est éditeur de la revue littéraire *La Plume Vivante* et membre de l'asbl Le révolté de la Plume. Actuellement, il consacre une majeure partie de sa vie à l'écriture. Ce poème fait partie de son recueil de poèmes inédits.

Contact : loombefiston@gmail.com

Jean-Paul Brigode ILOPI Bokanga

Frissons

*Aspirer au bonheur certain
que devrait nous procurer notre bel air,
afin de ne pas succomber suite à l'asphyxie
provoquée par leur alchimie,
à notre humble avis,
est un droit légitime.*

I.

« On a des frissons, lorsque, dans notre errance, l'extravagance ne nous met pas à l'abri des jouissances annihilant notre prestance pour proclamer la sentence de nos envies
« Pourquoi aujourd'hui s'étonner de notre truculence ? Puisque, depuis les assassinats de nos héros, le sort nous a commis à la souffrance, pour que cohabite chez nous un capitalisme inhumain avec un libéralisme sans humanité.

II.

« On a des frissons, lorsque dans notre hystérie, le répit ne nous provient que de cette poésie mystique, que nous susurrent les rites ésotériques des masques de nos griots qui font jaser leurs critiques, mais qu'aucun d'entre eux n'égale avec brio.
« Que toute âme impie étourdie par notre musique bucolique trouve apaisements dans ce sédatif poétique.

III.

« On a des frissons, lorsque notre lutte ne châtie pas assez les turpitudes de ceux qui demandent aux juges de clore l'enquête,
« D'arrêter les procès de nos patriotes tombés sur le champ de Mars, pour qu'un jugement par défaut conduise à nouveau nos martyrs à l'échafaud.

IV.

« On a des frissons, lorsque, dans ces procès, les oukases des édiles hilares attestent les réquisitoires des proconsuls partiiaux,
« Lesquels édiles, dans leurs velléités de produire des sévices, déclarent les plaidoiries de nos avocats commis d'office comme étant pleines de vices.

V.

« On a des frissons, lorsque, dans notre lâcheté, nous faisons foi aux discours des hypocrites, qui lèvent un toast au bonheur des peuples d'Afrique en fomentant des projets à fric.
« À tous les tartufes qui parlementent au sujet de la paix en finançant l'industrie des armes, les larmes de notre peuple qu'on affame leur demandent de plutôt nous construire des usines à pain.

POÈMES

VI.

« On a des frissons, lorsque, dans notre naïveté, nous acceptons qu'on déverse chez nous des déchets qui souillent notre écologie, notre paradis pourvu d'une flore abondante, et d'une faune débordante, mais qui risque de bientôt disparaître si on continue à se complaire dans le laxisme. « Le plaisir que nous procure leur science n'étant plus le légat de la bonne conscience, fille pleine de caprices pour nos fragiles carapaces, la modernité est pour l'Afrique trop productrice de rapacités.

VII.

« On a des frissons, lorsque, dans notre tolérance, les émanations de leurs exploitations industrielles détruisent notre luxuriante végétation, au point de rendre arides nos savanes et nos forêts, et de transformer nos eaux limpides en acides. « Pourquoi donc ceux qui sont venus nous « civiliser » se comportent-ils en terribles barbares qui pompent dans les cieux des gaz si nocifs et des fumées si épaisses, au point de mette en péril la terre et sa biodiversité, cette planète et ses habitants ?

Né à Kinshasa le 19 janvier 1958, **Jean-Paul Brigode ILOPI Bokanga** est un romancier, nouvelliste, poète et essayiste congolais, en plus d'être journaliste et animateur culturel. Après *Mon Afrique qui tangué*, un recueil de poèmes, il s'apprête à sortir le premier tome de son ouvrage : *La Merveilleuse Saga de Papa Wemba, un artiste glamour à la voix éternelle*. Car il est aussi le biographe officiel du célèbre artiste congolais Papa Wemba.

Très tôt, il avait manifesté sa vocation littéraire, à la fin de ses études commerciales et administratives. Son premier roman, *Plaisirs amers*, demeure inédit, mais la publication en 1994 de sa nouvelle *Une vie en noir & blanc* a révélé ses talents littéraires au grand public. Depuis, il fait de la littérature une préoccupation majeure, presque une profession.

E-mail : ilopibokanga@gmail.com

LITTÉRATURE

La littérature mélanésienne en Nouvelle-Calédonie

Daniel Miroux

Appelée surtout littérature kanake par affirmation identitaire, la littérature des premiers habitants de Nouvelle-Calédonie s'est développée récemment puisque c'est à partir des années 1990 qu'elle a réellement investi la culture locale. L'oralité qui était la base première d'expression de cette culture s'affirme de plus en plus par l'écrit non seulement pour affirmer la richesse de son patrimoine culturel mais aussi, bien au-delà, pour investir les différents espaces non seulement de la culture mais aussi de la vie en société. Contrairement à ce qu'on aurait pu penser cette écriture kanake s'exprime essentiellement en français plutôt qu'en langues locales. Ce choix dans la langue d'écriture lui permet ainsi une ouverture sur le large horizon francophone.

Les deux écrivains qui sont à l'origine de cette évolution poursuivie depuis par de nombreux autres auteurs, Déwé Gorodé et Pierre Gope pour les citer, ont permis de réaliser avec succès la transition de l'oral à l'écrit. La première, originaire de la côte est de la Nouvelle-Calédonie s'est attachée à reproduire par un langage souvent imagé l'effet de l'oralité. Elle s'oppose tout autant aux méfaits de la colonisation qu'à l'oppression des hommes dans la vie quotidienne kanake. Le second, Loyaltien de l'île de Maré, reproduit carrément l'oralité. Son discours est davantage théâtral, ce qui explique la mise en scène de ses pièces. Il parle beaucoup de l'influence occidentale sur sa culture en la valorisant ou en la critiquant, créant, à cet effet, des personnages aux traits volontairement forcés.

La littérature actuelle, tout en s'attachant à parler de son histoire et de ses coutumes, n'est toutefois plus aussi revendicatrice. Elle s'est tournée vers l'avenir en s'ouvrant aux autres communautés. Le poète et homme d'Église Wanir Wélépane en est l'une des figures comme Luc Camoui, Léopold Hnacipan, Denis Pourawa, Dick Samuel Ukeiwe et Georges Waixen Wayewol.

Paul Wamo, écrivain, conteur et slameur est l'une des grandes révélations de la jeune génération actuelle. Acteur incontournable de la scène artistique calédonienne, il manie les mots du français à l'écrit comme à l'oral avec dextérité et avec une grande liberté de ton empreinte souvent d'humour.

Le slam est un mode d'expression poétique qui a pris, au cours de ces dernières années, un grand essor grâce à son oralité. La récente parution d'une anthologie du slam calédonien permet

LITTÉRATURE

à cet art oratoire de trouver sa place dans la littérature écrite. Paul Wamo, Jacques Séa Wenethem et Simane Wenethem en sont les figures marquantes. Lincey Storemu et Hélène Duima en sont les représentantes féminines les plus en vue.

Les femmes de la nouvelle génération sont d'ailleurs de plus en plus présentes comme Réséda Ponga, auteure de plusieurs livres destinés à la jeunesse calédonienne, Naej Juni-Genin, dont les récits racontent les relations humaines avec leurs joies et leurs peines sans aucun *a priori*, Noëlla Poemate qui excelle dans les nouvelles aux thèmes intemporels tels le suicide, le viol et la violence, Isa Qala dont la liberté d'écriture est très perceptible et Dora Wadrawane révélée par le livre *l'HomWazo*, conte mythologique qui montre le syncrétisme difficile entre la culture européenne et la tradition ancestrale.

La Nouvelle-Calédonie, « terre de parole, terre de partage », constitue l'un des principaux pôles culturels de la francophonie dans le Pacifique. C'est une culture pluriethnique où la composante kanake (40% de la population au recensement de 2014) prend progressivement sa place dans la littérature locale, apportant un souffle nouveau à l'écriture du pays, permettant ainsi de développer des relations interculturelles fécondes.

José KHENDA GINYONGO

Lisez-moi

Lisez-moi ! Je suis le français pour les hommes du discours
Lisez-moi comme un professeur qui prépare ses cours
Lisez-moi ! je moisiss sans espoir dans des bibliothèques
Lisez-moi sans hésitation ! Je suis la boîte noire scientifique

Imaginable si vous devez nuit et jour chanter ma mort
Incroyable génération ! Les étudiants signent ma prison
Inadmissible ! Les insectes me rongent tous les jours
Impossible ! Les chercheurs me font manger du poison

Réagissez vite, j'ai dans mon corps du poison
Réagissez, même si vous êtes en pleine prière
Revenez me sauver ! Revenez, je mords la poussière
Rien n'est tard ! Pitié ! Venez me visiter en prison

Écoutez-moi bien ! N'allez pas me chercher à Naples
Écoutez ! je suis dans des bibliothèques bien équipées
Et oui ! Je collabore avec les hommes avertis de votre société
Écoutez ! Je participe au développement de tout un peuple.

Khenda Ginyongo José, né le 15 août 1983, diplômé en philosophie, licencié en sciences politiques et administratives de l'Université de Kinshasa. Il est actuellement secrétaire général académique à l'Institut National des Travailleurs Sociaux (INTS), il est assistant et enseignant à l'Université de Kinshasa au Département des Sciences Politiques et Administratives. Il a une grande passion de lecture et d'écriture, il oriente ses recherches poétiques vers la Mère, la Femme Africaine et l'Environnement.

POÈMES

François-Médard MAYENGO KULONDA

Prélude

À nous, hommes de rites millénaires,
faveur fut donnée de rencontrer le fleuve
venu vers des villes dans ses veineuses,
avivé dans ses artimons...

Le fleuve nous apparut dans sa part d'annonce
quand il prit son sens d'émigrant dans les dire
des hommes,
Lui si raviné dans ses parures d'exode,
marchant vers les hommes dans ses hardes de
ressacs,
sans âge, sans nom, et sans tanière !

Le fleuve nous apparut étrange dans sa marche
quand il prit son sens d'oracle
dans les chants des hommes,
Lui si avivé dans ses élans d'hôte migrateur
insolite
marchant vers les villes dans une procession
grandiose
des formes tourmentées.

Le fleuve aux aguets à ses tournants de fauve,
hantant les croyances des hommes,
Le fleuve affûté dans son gré d'aboïs,

se mêlant aux clameurs des villes,
Le fleuve toujours en marche,
tel un éternel exilé, voué à un voyage sans terme !

À nous, hommes de vœux millénaires,
le fleuve apparut dans sa part de monde errant
quand il prit son sens d'émigrant
dans les rêves des hommes,
le fleuve venu vers les villes dans sa marche
sans fin,
se mêlant aux songes des hommes
aux légendes, aux mémoires de tribus,
Le fleuve solitaire, bourlingueur et têtu
Le fleuve terrible, toujours tourné vers l'horizon
Le fleuve étrange et sombre
apparu comme énigme posée à l'homme !

En nous, hommes aux mythes millénaires,
nous rêvions, écoutant la marche du fleuve
quand l'atome incendiait le monde
et quand l'atome éteignait la vie heure après
heure

à quelques rives des eaux de la terre !

(Extrait du recueil *Les Amarres rompues*)

François-Médard Mayengo Kulonda est né à Popo-Kabaka dans l'ancienne province de Bandundu. Il ressentit sa première émotion poétique en lisant *L'Albatros* de Charles Baudelaire. Il est inspiré par Victor Hugo, Lamartine et Baudelaire. *Mon Cœur de saisons*, somme des poèmes écrits entre 16 et 19 ans, est la première œuvre qui l'a fait connaître du grand public. Publiée en 1971 aux Éditions du Mont Noir, sous la direction de Valentin-Yves Mudimbe et Georges Ngal. Il a ensuite publié *Les Amarres rompues*, *Du feu et du sang au Congo*, *Tervuren*. Dans son tiroir, l'auteur garde plusieurs manuscrits inédits.

Contact : edmoncristal@yahoo.fr

THÉÂTRE

Regard sur la dramaturgie congolaise

Joseph Ndundu Kivwila

Dans la galaxie de la dramaturgie congolaise, il n'y aurait guère d'étoiles brillantes ; du moins, pour le commun de mortels. Mais, pour celui qui se donne les moyens de regarder avec attention, il en est qui se détachent de la nébuleuse.

Des étoiles éteintes dont le halo touche encore de temps en temps nos esprits : Albert Mongita (1916-1986) ; Mikanza Mobyem (1944-1994) ; Nono Bakwa (1955-2002) ; Wembo Osako (1947-2012)...

Des étoiles vivantes, encore rayonnantes, quoique souvent cachées par un temps nuageux : Thierry Nlandu, Katende Kasth Mbika, Nzey Van Musal, Bwabwa wa Kayembe, Mumbere Mujomba, Yoka Lye Mudaba, Nhenzi Lonta, etc.

Dans la pratique actuelle de l'art de la scène en République Démocratique du Congo, il est rare que le nom de l'auteur dramatique soit mentionné et que le travail du dramaturge (compositeur de la pièce dont est tiré le spectacle) soit respecté.

Le texte de la pièce de théâtre n'est plus qu'un prétexte dont se sert le metteur en scène (devenu le véritable dramaturge) pour composer son spectacle. Il est traité de la même manière que la nouvelle ou le roman, le conte ou la légende, voire le discours... qu'on a pris l'habitude d'adapter à la scène théâtrale comme c'est déjà la tradition à l'écran.

Il y a plusieurs explications à cela. D'abord l'ostracisme dont les praticiens du théâtre ont

été victimes de la part des hommes de lettres et des critiques universitaires qui leur reprochaient le non respect des règles du théâtre classique.

Ensuite, le recours à l'authenticité et la mode de la création collective qui étaient venus prodigieusement à leur secours.

L'indexation des œuvres du théâtre étranger, même africain, a amené les metteurs en scène zaïrois, en l'absence de pièces autochtones de bonne facture, à modifier les titres et les noms des personnages des pièces empruntées au répertoire du théâtre international.

C'est le cas de :

« *Mundele ndombe* », adapté du *Bourgeois gentilhomme* de Molière ;

« *Allo Mangembo Keba* », adapté du *Revizor* de Goyol ;

« *Bokilo moto monene* », adapté de *Trois Prétendants un mari* d'Oyono ;

« *Sacrifices* », adapté de *Montserrat* d'Emmanuel Roblès ;

« *Les Dieux ont soif* » pour *Béatrice du Congo* de Bernard Dadié ; etc

La même mesure d'indexation justifie la non mention des auteurs des textes originaux et, au-delà des titres des pièces et des noms des personnages, l'adaptation à la sauce autochtone a pu entraîner plusieurs autres modifications, notamment de l'intrigue.

La technique de création collective basée sur l'improvisation (apportée par de jeunes coopérants européens) a fini par constituer

THÉÂTRE

une tendance importante de la création scénique voire de toute la dramaturgie zaïro-congolaise.

Pendant toute la décennie 1970 et le début des années 1980, un vent de création basée sur le travail collectif et l'expression corporelle a déferlé sur les centres artistiques du pays :

Au Conservatoire de Musique et d'Art dramatique de Kinshasa, *Le Jeu des Vivants* ;

Au Théâtre national, *Kalamay* inspiré de *L'Enfant perdu* de Timothée Malembe ;

Au Mwondo Théâtre, Tafisuba ;

À la compagnie Lokombe, *Lisapo* ;

Au Ballet national, *Lianja* une épopée mongo transposée en spectacle chorégraphique ;

Au Théâtre expérimental du CEDAR, *Mai-sha*, etc.

En conséquence, l'auteur dramatique congolais a progressivement perdu de son prestige et la libéralisation politique n'a fait qu'aggraver sa situation en ouvrant largement les portes à la production dramatique française et surtout belge. C'est l'époque de « l'Afrique en création et Zaïre en production ».

Le président du Circuit Arts et Spectacles, Mikanza Mobyem, a eu beau attirer l'attention des participants à la Table Ronde des Producteurs des spectacles africains sur les inégalités flagrantes qui caractérisaient les échanges culturels et artistiques entre le Nord et le Sud, le MASA (le Marché des Arts des spectacles africains), qui aurait pu changer la donne, est demeuré une prolongation indéfinie de l'éternel marché de dupes.

On est loin d'être sorti de l'auberge. On rapporte que le système de l'école William Ponty est à l'origine du Théâtre négro-africain d'aujourd'hui. Les normaliens (élèves de l'École normale William Ponty) étaient d'une part initiés au Théâtre classique par leurs professeurs français. D'autre part, ils allaient récolter, pendant les vacances, contes et légendes de leurs villages, les adaptaient à la scène et en soumettaient les résultats à l'approbation de leurs maîtres.

Les choses ne se passaient pas autrement au Congo belge et au Rwanda Urundi : en 1952 par exemple, le jury du concours annuel des Belles Lettres n'a pas attribué le prix du théâtre faute, semble-t-il, de manuscrits répondant aux critères fixés par des fonctionnaires de l'administration coloniale.

Apparemment, la critique dramatique congolaise, la critique universitaire, n'a fait que reconduire ces critères d'appréciation quand elle ne s'en tient, dans ses études sur le théâtre congolais, aux seuls textes de théâtre édités. Cependant, le répertoire théâtral congolais publié par les soins de la Compagnie Théâtre des Intrigants donne, lui, la part belle à la production scénique, celle du théâtre représenté.

La dramaturgie congolaise a régulièrement fait l'objet d'un diagnostic régulier ces dernières années (diagnostic souvent superficiel et non approfondi malheureusement). La dernière opération en date a eu lieu en décembre 2006, lors des « Découvertes théâtrales » organisées par la Délégation Wallonie Bruxelles à la veille et en préparation du festival Yambi. À l'issue des représentations de

plusieurs pièces de théâtre (pièces congolaises dont *La Dérive et la Chute des points cardinaux* de Nsangu Nsonsa, ou belges comme *Cabaret du bout du monde* de A. Dumez) une réflexion fut organisée, sur tous les aspects du fonctionnement et de la pratique théâtrale en RDC : jeu de l'acteur, mise en scène et scénographie, organisation de spectacles, écriture et critique dramatique. Un constat fut établi : celui d'un déficit de théâtralité. Il est apparu que, quel que soit l'aspect du théâtre congolais que l'on prenait en considération, celui-ci avait perdu sa spécificité comparati-

vement aux heures de gloire du théâtre congolais, notamment : le Festival National de la Culture et des Arts (octobre 1976) et le 1^{er} Festival du Théâtre Zaïrois (mars 1977).

Or, ceux qui ont participé à ces grands événements se souviennent de la question centrale que s'étaient posée tous les praticiens du théâtre à savoir : s'il convenait de parler d'un « théâtre zaïrois » ou, plutôt, d'un « théâtre au Zaïre ». C'est dire que jusqu'à ce jour on est encore à la recherche d'une dramaturgie spécifiquement congolaise.

Joseph Ndundu Kivwila est né le 28 juillet 1944 à Mpese dans le Kongo Central. Professeur d'art dramatique à l'Institut National des Arts. Il a exercé diverses fonctions académiques dont la Direction générale. Parallèlement, il a régulièrement pratiqué le théâtre scénique et la critique dramatique comme acteur, metteur en scène, directeur artistique et même comme auteur. Voilà pourquoi il est bien placé pour jeter un regard critique et panoramique sur le théâtre congolais des 50 dernières années.

POÈMES

Justy CHI

Intelligentsia Africana

« Accéder à la modernité
Sans piétiner notre authenticité »
Léopold Sedar Senghor

*Quousque tandem abutere
Intelligentsia, patienta nostra ?
Tes recettes sont-elles délétères ?*

Qu'attendons-nous, Élités d'Afrique
Pour mettre à la bouche la tétine
Que nous achetons dans les abaqués ?

Voici, depuis nos indépendances,
Bientôt cent ans de dur apprentissage
Des airs d'autrui et de ses pas de danse !

Qui, semble-t-il, ne font trémousser
Comme nous l'eussions escompté nos hanches,
Des années que nous sommes émoussés !

Décrépits, nous qui sommes jeunes
Immatures pour user des remèdes
Du nord tels quels, devenant la géhenne.

Mais pourquoi n'avons-nous pas l'audace
De cogiter sur les sentiers arpentés ?
De bien nous regarder dans une glace ?

Afin de voir nos hideuses rides,
Mais surtout voir nos points noirs de beauté,
Car nous n'avons pas été que des morbides.

Pensons, cogitons sur Tombouctou
Et Gao qui, jadis, furent prodiges,
Pourquoi négligeons-nous le sein d'Oumou ?

Pour ces tétines, pour ces sucettes,
Qui nous déportent de notre nature,
Ces artifices, ces feuilles non vertes !

Elles meurent, elles ne sont plus figes
Même pour leurs malheureux géniteurs,
A fortiori pour nous, enfants en fugue.

Voyons-les, elles sont dans la fange,
Elles ne peuvent plus reverdir seules,
N'ayant de sève, elles sont en marge.

Regardons bien l'heure où nous sommes,
Le Soleil Levant, l'empire du Catay
Ne nous inspirent-ils pas par leurs pommes ?

Pourquoi n'épions-nous pas les zèbres
De nos savanes, les belles raies noires
Et brunes sur leur pelage blanchâtre ?

(Extrait du recueil *Vagues à l'âme, les trente mélancoliques*)

Justy Chi, de son vrai nom Justin Chirhuza, est né à Kinshasa le 1^{er} juin 1983, de Dieudonné Lubala et Angèle Chirhuza. Il publie son premier recueil de poèmes, *Vagues à l'âme, les trente mélancoliques*, à la Société des Écrivains à Paris en 2014.

À côté de l'écriture, Justy Chi travaille comme architecte et enseignant en architecture dans une université de Kinshasa.

LIRE UN LIVRE

Craquelures de Mwanza Mujila

Ce recueil des poèmes est d'une intensité extrême. Du début à la fin, le poète Mwanza Mujila, qui explose comme une boule d'énergie pure, a un souffle qui entend tout balayer et lancer un cri qui soit à la fois de révolte et de passion, comme le disait Paul Mathieu. Les textes présentés dévoilent avec ferveur les différentes problématiques que traverse notre univers. Le poète tente d'interroger son être profond dans le souci de lui offrir une véritable régénérescence intérieure. Il dit : *Régénérescence/ Réveille-toi/ Prends ton sac à pain/ Marche au devant de toi/ Jusqu'à ce que tu trouves/ Un étang long comme un doigt/ Celui qui te lavera de tes péchés d'alcool/ Et autres adultères.* (p. 22)

La plume de Mwanza Mujila parcourt donc une trajectoire toute tracée à la recherche d'un costume : le dévoilement. Dans cette randonnée, les mots du poète sont forts et accrochent l'oreille du lecteur : *Je suis paranoïaque/ Je suis schizophrène/ Je suis un peu fou/ Je regarde la vie/ Par la fenêtre de la mort/ Fenêtre du désespoir/ Parfois.../ Je vois la lumière/ Parfois dans mon long sommeil/ La lumière qui s'effondre du ciel/ Comme un long ruban blanc/ ça me pousse à me demander/ Suis-je réellement paranoïaque ?* (p 31)

Les questions liées à la prise de conscience datent de longtemps. De grands auteurs ont fait largement couler l'encre sur cette problématique. L'homme, dans son manteau de désespoir, s'est toujours posé un tas de questions susceptibles de l'acheminer vers la lumière : « Qui suis-je ? », « Quel est le sens de la vie ? » Cette prise de conscience nous aide à nous éloigner de nous-mêmes, de l'ego, pour que s'installe en nous des instants de bonheur intense où la joie dans sa grandeur infinie cohabite avec la réalité originelle.

Dans la vie, il arrive que l'homme soit en conflit avec lui-même, cette contradiction date de « depuis longtemps ». Nous éprouvons d'énormes difficultés quand on se retrouve en face de l'échelle de valeurs où nos désirs ont du mal à trouver de la place. Voici ce que dit le poète dans *Désirs ou indécences* : *Les vieux démons me poursuivent/ Inlassablement/ Ils veulent aussi trinquer/ Se refroidir le gosier/ Une bouteille de vin rouge/ Fainéante sur ma table de nuit/ Mes poèmes s'arrêtent à mi-chemin/ J'ouvre la bouteille/ Un poème pointe son nez/ Je remplis ce verre à moitié sale/ Un autre poème pointe son/ Entre les désirs de la chair/ Et cette corvée qui ne rapporte/ Ni vin rouge, ni pommes de terre/ J'hésite...* (p. 45)

À travers ce poème, chacun de nous peut tirer une leçon et tout dépend de la manière dont il rêve de conduire sa vie. Mais il est nécessaire de s'orienter vers un objectif : arriver à bâtir en nous et autour de nous un monde où nous serons Maîtres.

La révolte et la passion sont deux armes utilisées par Mwanza Mujila dans *Craquelures*. Le poète se sert des tons qui nous pénètrent en profondeur relevant d'une inspiration et d'un génie dont lui-même garde le secret. Il révèle les maux qui sont gravés sur quelques pages de notre vie et l'espoir d'un lendemain meilleur est aussi présent dans ses vers. Quel sens aura notre vie si résister, survivre, rêver... n'ont pas de place ? Autour de nous : mépris, désespoir, oppression, injustice, mort, souffrance, peur, tristesse nous éloignent de la joie, élément indispensable pour la santé de l'âme. Il crie : *Les océans se convulsent dans mon ventre/ Enfant, je voulais que le soleil se lève dans ma bouche et/ que mon père rentre avec la lune, les étoiles, les fleuves,/ la trace, l'espérance, la marchandise et*

que les rebelles/ (de la première et de la deuxième génération) viennent/ brouter dans ma main et que le temps fabrique de/ nouveaux jours et l'histoire ne s'écrive plus avec des/ verres concaves... / Je rêvais d'un monde sans sexe. (p. 11)

Le grand Mozart n'a-t-il pas raison de dire que « la vraie musique se situe entre les notes » ? Avec ce « entre les notes », le mythe de la musique nous renvoie à la notion du vide. Cela ne paraît pas étonnant pour ce jeune poète car son omniprésence tant sur le plan de la littérature que sur celui de la présence au monde, comme le disait Paul Mathieu, le pousse à sonder les profondeurs à chaque instant de sa vie. À vous ce poème : *Je n'ai pas encore vendu mon âme/ Je n'ai pas encore jeté mon corps/ Dans un autre corps/ Je reste cette répugnante petite ombre/ Sur la falaise des incertitudes/ Et multiples incrédules/ Peut-être qu'il me faut attendre avec patience la pleine/ lune/ Pour me jeter dans le vide/ Dans l'espérance de renaître/ De mon corps désossé.* (p.14)

Les grands penseurs sont d'avis que, en réalité, Dieu la Source de tout pouvoir est dans ce que nous appelons le « vide ». Ce *sublevatio-mentis* que Mwanza Mujila nous invite à nous approprier dans la marche vers la lumière, jusqu'à la lumière elle-même, dans un but de redonner vie à notre corps désossé en quête de renaissance.

En Mwanza Mujila, nous pouvons aussi voir un regard humaniste qui porte la souffrance d'autres peuples, précisément celle d'Haïti. Il pleure : *vers toi nos yeux sont tournés/ partageant par l'alchimie de la brisure/ tes pouls qui battent au ralenti/ tu ne portes pas seul ton deuil/ tu ne sculptes pas seul les mots aux morts/ tu ne jettes pas seul tes blessures par devers de l'océan/ tu ne cherches pas seul tes fils écrasés, entre bétons et/ poussières/ tu ne ramasses pas seul les restes de tes entrailles/ tu n'avances pas seul, hagard, contre vents et/ turbulences/ tu n'attises pas seul la flamme de l'espoir/ celle qui fait qu'Haïti, tu sois Haïti, tu marches Haïti,/ tu*

tombes Haïti tu te relèves Haïti, tu t'inventes Haïti,/ tu te transcendes Haïti, tu te prophétises Haïti, tu te/ nommes Haïti et tu demeures Haïti comme il était au/ commencement, maintenant et toujours et pour les/ siècles des siècles, ainsi soit-il, amen !, alléluia !, déjà/ nous sommes toi, Haïti qui pleures et qui soupîres, Haïti/ qui dances la mort et qui sermonnes la vie, Haïti qui/ grésilles la sève et qui germes le sel, Haïti qui trébuches/ et qui reprends la route, Haïti qui se convulses et qui/ geins, Haïti qui crache la bave et mange ton pain sans/ levain et sueur de ton ventre, Haïti qui t'insurges et/ laves ton linge sale en famille, Haïti qui dis « merde/ et bande de chiens enragés ! » aux divinités supérieures,/ fainéants, cancre et incapables d'enfermer pour ne/ fût-ce que vingt-quatre mille ans dans nos cages/ à bestioles et autres coléoptères, les forces maléfiques/ de cette nature morte, par exemple, les séismes-bidons,/ les marées-batraciennes, les tremblements-machins, les/ canicules-culs, les inondations-chaudes-pisses et leurs/ gendres-Cro-Magron, Haïti l'insoumise, nous sommes/ toi, Haïti la rusée, nous sommes toi, Haïti la rebelle,/ nous sommes toi, Haïti la têtue, nous sommes toi, Haïti/ la première et la dernière, nous sommes toi, Haïti-Haïti,/ fille aînée de notre liberté à nous (p. 32).

La lecture de *Craquelures* me captive infiniment. C'est un tête-à-tête brut entre le poète et sa plume, le lecteur et les poèmes, et chacun en tire son bénéfice. Si le poète Edgar Poe avait pris toute distance vis-à-vis du monde des choses pour échapper à l'errance du regard, la tache du poète est de se faire voyant, révélateur de vérités, et pour cela, il lui aura fallu maîtriser le regard, l'empêcher de se fixer, de se laisser captiver, le retenir, le faire couler de biais, puis l'assombrir, jusqu'au noir, jusqu'à la disparition. Pour qu'enfin la lumière se fasse, disait Maryse Ducreu-Petit. À mon avis, c'est *idem* pour Mwanza Mujila dit Nasser, car dans chacun de ses vers jaillit une lumière qui laisse en nous des germes d'espoir..

Fiston LOOMBE IWOKU

Gabriel Mwéné OKOUNDJI

Sylvie BASTEAU

Harmoniques

*Ce n'est pas parce que deux nuages se rencontrent
que l'éclair jaillit, c'est afin que l'éclair jaillisse
que les nuages se rencontrent.*

Proverbe étrusque.

I

Comme un jardin s'ouvre en son sentier, l'atelier de Sylvie Basteau.

Le jour est un soleil d'été. Les brindilles de lumière, parmi les œuvres peintes, forment un cocon de signes qui aiguïsent l'appel au récit.

La parole effleure le dialogue et laisse entrevoir un échange avec l'artiste aux poignets frêles ...

Sylvie Basteau parle peu dans le souvenir. Elle alterne sa voix avec celle du silence. Une voix posée, qui hésite à franchir le seuil de la pudeur. Mais l'instant ne répudie pas l'échange...

Que l'on soit d'Afrique, d'Asie, de l'Océan indien, d'Amérique ou d'Europe, le lieu de naissance demeure une borne bien visible dans la mémoire.

Il ne peut y avoir d'oubli là où demeure une trace. Trace d'homme, trace de vie : la trace est au commencement de l'histoire.

Ton itinéraire, Sylvie Basteau, a pour aurore la Dordogne.

Un jour d'une vie, tu y es née

Une terre, la tienne, frontière au commencement de ton chemin ...

II

Et constamment, tu évoques ce lien avec ton œuvre alluvion.

– « *Je suis une fille de la terre.* »

Tu portes, scellée à la mémoire de ton corps, cette alluvion. Elle est le signe, elle est le chantier. Elle est l'augure, elle est l'avènement qui assigne à ta main l'acte de se mouvoir sur la toile.

Geste d'une main, renaissance d'une trace.

Récit qui se garde du mot – mais qui mène de l'humain à l'humain.

POÈMES

III

Ton regard au secret du regard témoigne d'une interrogation devant le vaste monde :

– Ma quête, où tiens-tu mon chemin ?

Un reflet de lumière à la saveur d'un ciel de fruits parcourt l'espace de ton âme. L'absolue beauté est présente dans toutes les contrées de l'émerveillement.

L'art est une appréhension en apesanteur de la lumière.

Tu poses tes yeux sur la toile comme on scrute un champ d'étoiles.

– *Il faut nourrir la toile*, dis-tu.

La résonance retenue de ta voix dessine l'itinéraire du sentier

Ta voie, l'ope d'un mur qui s'ouvre à l'endroit de l'universel.

Gabriel Mwènè Okoundji est né au Congo-Brazzaville. Sa poésie prend racine dans la cosmogonie de sa terre natale, la terre Tégué.

Certains de ses recueils sont traduits en anglais, espagnol, finnois, occitan, etc. On note plusieurs adaptations de ses textes au théâtre. Ses ouvrages ont été plusieurs fois récompensés par des prix littéraires, ils ont fait l'objet d'études critiques, notamment par le professeur Jacques Chevrier et Stephens Akplogon. En 2014, le réalisateur Luc Gétreau lui a consacré un documentaire : *Gabriel Okoundji, le dévoilement du monde*.

Il vit dans la région bordelaise, exerçant la profession de psychologue clinicien des hôpitaux et de délégué à la culture en matière de politique Culture et Santé.

Dernières publications : *Comme une soif d'être homme, encore*, éditions Fédérop, 2015 ; *Chants de la graine semée*, éditions Fédérop, 2014 ; *Apprendre à donner, apprendre à recevoir; lettre à Jacques Chevrier*, éditions William Blake & Co, 2013.

Sylvie Basteau, artiste peintre, vit et travaille à Bordeaux. Elle expose régulièrement dans cette ville (Galerie Le Troisième Œil, depuis 1989) ; et depuis 2009, à Paris (Galerie Protée). Cette galerie a présenté aussi ses œuvres à Art Design et Art-Elysées.

Sylvie Basteau commence à peindre dès l'enfance, dans un cadre familial tourné vers la peinture et la musique, et entreprend des études d'histoire de l'art. Elle y approche la peinture des grands maîtres, trace indélébile de son parcours. Elle séjourne plusieurs mois en Inde dans le cadre d'un travail universitaire, en revient marquée par la richesse de la culture qu'elle découvre, son architecture, sa peinture et son art de la miniature.

De retour en France, Sylvie Basteau se consacre exclusivement à la peinture, tout en poursuivant des voyages, notamment au Maroc et en Chine.

Yann KHEME

Dépêches de l'Est

Au quotidien se lève sans frousse
Dans nos vulnérables villages de l'Est
Son règne semble sans trêve, ô peste !
Sa silhouette encore méconnue de tous.

Elle intrigue les esprits, les charmes
Mordante, féminicide, leste
Angoisse, panique et tétanise les âmes,
Cris et larmes implorent la paix céleste.

L'orgasme des armes verse la vie rousse ;
Ces bandes de mineurs, gangsters-voleurs
Pillent, volent et violent au vu de tous, en douce
Conflit Sud, par le Nord, alimenté en couleur.

La terreur commande de céder à l'inceste
Père et fille, frère et sœur, fils et mère
Pour se sauver et périr, ô existence amère !
Loyauté et moralité échouent au test.

Hier était une histoire de pouvoir
Aujourd'hui, des pierres dans le terroir
Demain, un mystère, un malheur, un ouragan
Dans un sol las de lapper le sang.

Paix brûlée, croquée, lapidée et transpercée
Bonheur pillé, dépecé et assassiné.
Haine et rancœur ont élu domicile
Dans les nerfs des petits qui voient siffler
Les missiles

Dans l'avenue De la Guerre, ex-De la Paix.
Encore et toujours des missiles, des tirs, des morts. Et après ?

Œil qui lit ce spleen, ouïe qui entend ce noir tam-tam
La guerre est folle, ignoble et inhumaine
Elle fracasse, détruit et écartèle ces femmes,
Nos mères, filles, sœurs et ...Quelles iniques scènes !

Le K-Yann, né Yann-Stevi Tsiku KHEME en l'an 1992, le vingt-sixième jour du mois d'octobre, est un poète et un nouvelliste originaire de la RDC. Il écrit depuis 2011. Il vit à Kinshasa, fréquente assidûment les grands centres culturels de la capitale et participe à différents concours littéraires nationaux et internationaux. Parallèlement, il fait carrière dans l'enseignement comme professeur de Langue et Littérature à l'École Internationale Bilingue Le Cartésien. Il a déjà écrit plusieurs manuscrits, tous encore inédits.
E-mail : tyannk36@gmail.com

POÈMES

Olivier SANGI LUTONDO

Kamasay ma sœur angolaise

Fille de NGOLA
Femme d'Afrique noire
Tu as su garder pure et noire
Notre belle peau de digne KEMIT
Laisse-moi renaître à la vie
En léchant encore ta peau noire
Laisse-moi caresser à l'infini
La pureté irrésistible de cette mienne peau noire
Laisse-moi déguster jusqu'à l'ivresse
Le miel antique de ta tendre peau d'ébène
Laisse-moi boire au goulot et jusqu'à la lie
Le sauvage parfum de la sueur de ta limpide peau noire.

Fille de NGOLA
KAMASAY' Ma femme adorable
Tu as su génialement échapper
Au criminel métissage forcé
De l'ignoble colonie de peuplement
Qui voulait anéantir l'originelle peau noire
Laisse la noblesse de mon cœur amoureux
Vénérer à jamais ta douce peau noire.

Fille de NGOLA
KAMASAY' Ma femme inaliénable
Reviens initier et enseigner
Toutes ces minables esclaves filles kinoises et congolaises
Drogées cyniquement par l'assassine hydroquinone
Elles suicident sans cœur leur authentique peau noire
Elles brûlent bêtement la beauté noire
Elles tuent ainsi la bonté vitale de leur fécondité légendaire.

Reviens donc initier et enseigner ces brebis galeuses
L'art antique exalté même dans le Cantique des cantiques
L'art ancestral d'être belle mieux d'être NOIRE
L'art d'être ce qu'elles sont depuis l'aube des temps
Femme noire. Femme africaine. Femme très belle. FEMME NOIRE.

Olivier Sangi Lutondo est originaire de la République Démocratique du Congo. Mais il se dit essentiellement AFRICAÏN. Poète de la Paix, chercheur au Centre d'Études et de Recherche sur les Valeurs Africaines (CERVA) et à l'Institut National des Travailleurs Sociaux (INTS). Diplômé en Philosophie et en Théologie, et Licencié en Animation Culturelle Développement rural de l'INA. Il prépare une thèse de recherche sur les valeurs africaines et la culture de la paix, Paradigme COKWE.

Ses publications : *Ubema ni Ubeme : Poèmes en langue Cokwe* (1992, Kinshasa), *Aujourd'hui le prochain Rwanda !* (1995, Kinshasa), *Nous, les immigrés de la Terre* (1995, Kinshasa), *Réconcilions-nous : la Paix par l'art* (1998, Kinshasa), *La Délivrance au Paradis-Bar* (Paris New Legend, 2002), *Hymne à la mère, hymne à la vie* (Kinshasa, épiphanie 2016)

E-mail : poetsangi@gmail.com

ACTUALITÉS CULTURELLES

DÉJÀ PARU

LE BICTARI. Il n'est pas étonnant que cette poétesse soit l'étoile montante de la littérature congolaise d'expression française. Avec une pensée pleine d'amour, Yolande Elebe Ma Ndembo nous embarque dans un univers où règne une parfaite convergence entre les mots et les images. Le lecteur sera émerveillé par les mots qui portent la guérison des maux. *Le Bictari* mérite d'être dévoré sans modération. Présentation du recueil *Le Bictari*, le 23 septembre 2017 au Complexe scolaire Cardinal Etshou..

Contact : elebemandembo@gmail.com



À PARAÎTRE

Terre d'énigme. Il existe un rapport entre l'homme et la terre, n'est-ce pas ? Cette terre que le poète François-Médard Mayengo Kulonda nomme « lieu d'habitation » a toujours servi l'homme dans ses rites d'existences, dans la construction de ses civilisations et cultures. Le poète se demande pourquoi l'esprit humain a été jeté au milieu des choses dont il ne déchiffre pas d'emblée le sens et les raisons d'être ? *Terre d'énigmes* répond à cette question qui n'est pas seulement philosophique, mais aussi poétique.



Présentation de la revue littéraire *La Plume vivante* à l'Alliance Franco-congolaise de Bunia le 21 avril 2017 à 9 h.

Contact : revuelaplumevivante@gmail.com, plumevivante@gmail.com,
Tél. +243 81 200 71 52 (Matthieu AMBOKO BEBETU)

La revue littéraire *La Plume vivante* présente *Graines de pin colonnaire* de Déwé Gorodé au Collège Cardinal Etsou à Kinkole (Kinshasa, RDC) le 12 mai 2017 à 9 h.

Contact : revuelaplumevivante@gmail.com, plumevivante@gmail.com, Tél. +243 81 42 92 358



La revue littéraire *La Plume Vivante* organise la journée Georges Ngal au Centre Culturel Bilembo (réf. Ex. Utexafraca) dans la commune de la Gombe à Kinshasa, le 24 juin 2017 à 9 h.

Contact : revuelaplumevivante@gmail.com, plumevivante@gmail.com, Tél. +243 81 42 92 358



La revue littéraire *La Plume Vivante* organise la journée « Benjamin Fondane à Kinshasa » au Centre Wallonie-Bruxelles le 12 août 2017 à 9 h.

Contact : revuelaplumevivante@gmail.com, plumevivante@gmail.com, Tél. +243 81 42 92 358

Directeur de publication

Fiston Loombe Iwoku

Comité de rédaction

Professeur Joseph Ndundu Kivwila

Daniel Miroux

Matthieu Amboko Bebetu

Fiston Loombe Iwoku

Michel Carassou

Roberta de Francesco

Benjamin Guérin

Patrice Beray

Olivier Salazar-Ferrer

Madga Carneci

Comité de lecture

Jean-Paul Brigode Ilopi Bokanga

Fiston Loombe Iwoku

Matthieu Amboko Bebetu

François-Médard mayengo Kulonda

Olivier Sangi Lutondo

Joseph Ndundu Kivwila

Les auteurs de poèmes ne sont pas rémunérés.

Envoyez vos textes avant le 30/04/2017 aux adresses suivantes :

plumevivante@gmail.com, revuelaplumevivante@gmail.com

Tel : +243 82 59 88 009 – Fiston LOOMBE IWOKU

Association
Benjamin
Fondane

